

# LA LETTRE D'ESPAGNE

# LA LETTRE D'ESPAGNE

PIECE EN CINQ ACTES ET EPILOGUE

Personnages:

Antonio, berger et braconnier

Luis, fils d'Antonio

Estrella, jeune et belle gitane

Tarifa, ami d'Antonio et contremaître  
à la mine de charbon

Don Pascual, grand propriétaire

Doña Cynthia, épouse de Don Pascual

Pilar, servante

Le curé

Trois soldats républicains

Deux gardes civils

Les membres du cercle

Le serveur du cercle

# ACTE I

La scène se déroule dans un cortijo (ferme) de l'Espagne du sud. Le décor est très simple : murs blancs, table et bancs de ferme, un fourneau. Nous sommes au moment de la sieste ; Antonio somnole sur une chaise dans un coin de la pièce.

**Tarifa** : (entrant) Bonjour à toi, Antonio.

**Antonio** : (grognant) Mmmm... De même.

**Tarifa** : (s'essuyant et soufflant) Quelle chaleur par Dieu ! J'ai cru crever en sortant de la mine ! Je n'ai pas eu le courage de pousser jusqu'au village sous un pareil déluge de feu : on se croirait sur l'enclume du forgeron pendant qu'il travaille le fer... As-tu de l'eau compagnon ?

**Antonio** : (même jeu) La porte est bien fermée ? Sinon, cela fait entrer le souffle du soleil et les grosses mouches comme toi ! ... Non je n'ai pas d'eau ; j'ai laissé le botijo près du puits mais j'ai la gourde pleine de tinto si tu veux. Sers-toi.

**Tarifa** : Toujours aussi aimable ! (saisissant la gourde pendue à un mur et s'en versant une rasade dans la gorge) Aahh ! Excellent ce petit vin ! Qu'y-at-il eu aujourd'hui pour te mettre dans cette méchante humeur ? Tu t'es souvenu de quelque chose de triste ? Ton fils a encore fait des siennes ?

**Antonio** : Non. J'ai perdu deux brebis et rien pris au collet.

**Tarifa** : Peste ! Deux brebis !

**Antonio** : Oui, je les ai cherchées toute la nuit en relevant mes pièges et puis rien.

**Tarifa** : Don Pascual ne va pas être content.

**Antonio** : Je les chercherai encore cette nuit mais le ventre vide.

**Tarifa** : (songeur) Elles ne peuvent pas finir bien loin .

**Antonio** : Je me méfie de ceux de Castellón ; ce sont des voleurs.

**Tarifa** : (reprenant une rasade) Je sais que tu les retrouveras.

**Antonio** : J'aimerais en être aussi sûr que toi.

**Tarifa** : Tu connais la moindre pierre de ce pays de fous.

**Antonio** : Malheureusement je ne connais pas tous les lièvres, les lapins ou les perdrix.

**Tarifa** : (riant) Par Dieu, ils ont appris à te repérer ; ils se méfient ! De toute façon, ils te sentent venir de loin rien qu'à l'odeur !

**Antonio** : (se levant d'un bond) Qu'est-ce qu'elle a, mon odeur ?!

**Tarifa** : (mettant prudemment la table entre eux) Tu devrais prendre un bain ; tu sens le vieux manchego grillé au feu de bois.

**Antonio** : Et toi, sais-tu ce que tu dégages ?

**Tarifa** : (buvant un coup de plus) Dis toujours.

**Antonio** : La poussière de ce charbon ! Le pet de la terre !

**Tarifa** : (soudain effrayé et se signant) Il ne faut pas dire ces choses là, compadre ; cela porte malheur !

**Antonio** : Oui, tu sens ce que tu es !

**Tarifa** : Que voilà un méchant homme! Que t'ai-je fait? Moi, ton ami !

**Antonio** : ( le regardant sous le nez ) Toi, mon ami ! Tu viens en pleine sieste me déranger et boire mon vin ! C'est ça un ami ?

**Tarifa** : (faisant l'offusqué) Et que fais-tu des lois de l'hospitalité ?

**Antonio** : Tu sais ce que je pense des lois.

**Tarifa** : J'oubliais que Monsignor est un grand anarchiste.

**Antonio** : Parfaitement.

**Tarifa** : Oui, mais anarchiste domestiqué.

**Antonio** : Un mot de plus et je te casse la tête.

**Tarifa** : Un vieux fou qui vit avec ses brebis et parle tout seul.

**Antonio** : ( lui prenant la gourde et buvant) Au moins je vis à l'air libre, moi !

**Tarifa** : Ce n'est pas si mal en bas, tu sais. Tout en bas il y fait un peu chaud, je te l'accorde. (Malicieux) Presque autant qu'ici. Il faudra bien que tu revienne jeter les deux yeux un jour.

**Antonio** : Plutôt crever ! (il boit)

**Tarifa** : Aurais-tu peur ?

**Antonio** : Bah ! Je n'ai peur de rien.

**Tarifa** : (soudain grave) Oui. Ça je le sais. Tu l'as payé assez cher.

**Antonio** : (adouci) Merci, mon ami.

**Tarifa** : (souriant) Je suis donc ton ami ?

**Antonio** : (même jeu) Et pourquoi pas ? De toute façon on ne boit pas le vin tout seul , non ? Cela ne se fait pas, pas vrai ? (ils rient)

**Tarifa** : Il y a parfois de belles choses en bas. Des grandes feuilles de fougères imprimées dans le charbon, étalées comme des bouquets d'église.

**Antonio** : Certes et aussi des coups de grisou.

**Tarifa** : (se signant avec un mouvement d'effroi) Il ne faut pas parler de ce ... De ça !

**Antonio** : Tu fais un sale métier, Tarifa. Et il est dangereux. J'espère qu'ils te payent bien. Mais ce qui me plaît c'est que tu es courageux.

**Tarifa** : On n'est jamais assez bien payé pour le travail.

**Antonio** : J'en ai une petite idée, en effet (un silence)

**Tarifa** : Où est ton fils ?

**Antonio** : Je ne sais pas.

**Tarifa** : Décidément c'est un jour sombre.

**Antonio** : Tu l'as dit .(il boit à nouveau) Tu as un peu de tabac ?

**Tarifa** : Tu sais bien que je ne fume pas. C'est interdit dans la mine.

**Antonio** : Ah ! Oui à cause du ...

**Tarifa** : (l'interrompant) Tais-toi !

**Antonio** : Et superstitieux avec ceci !

**Tarifa** : Comment ne pas craindre ? La dernière fois il y a eu dix-sept morts ; je dirigeais l'une des équipes de secours. Nous avons creusé toute une semaine pour les dégager mais c'était trop tard : l'air leur avait manqué pour respirer. Tu aurais dû voir ; cela serre le coeur, ces compagnons alignés le long de la paroi, comme endormis. Certains avaient griffonné quelques lignes à leurs femmes. Je me souviens d'un, un tout jeune, mince comme le sont les jeunes hommes. (il baisse la tête) C'était à sa mère qu'il s'adressait ...

**Antonio** : (le regard dur) J'ai connu ça aussi, à la guerre.

**Tarifa** : Cela ne pouvait pas être plus terrible !

**Antonio** : Ça l'était puisque des frères s'entretuaient.

**Tarifa** : S'il te plaît, Antonio, ne me parle plus de cette façon, même pour me plaisanter.

**Antonio** : (le regardant fixement) Je te promets, Tarifa. (un long silence s'écoule ; ils se passent tour à tour la gourde qui est presque vide. le soleil s'abaisse et la lumière décroît)

**Tarifa** : Je vais devoir partir.

**Antonio** : Oui, la rage du soleil a cessé. Reviens quand tu veux mais apporte un peu de tabac si tu y penses. Tu sais, celui que j'aime, le gros gris dans des paquets de papier bleu.

**Tarifa** : J'en prendrai, c'est promis. Mais en cachette de ma femme ; elle croirait que c'est moi qui fume.

**Antonio** : Achète-lui une robe de temps en temps et elle sera plus indulgente avec toi.

**Tarifa** : Les robes coûtent cher et les femmes peuvent en prendre l'habitude.

**Antonio** : Et radin après tout !

**Tarifa** : Pas du tout ; économe.

**Antonio** : Je n'en crois pas un mot ; tu portes la même paire de chaussures depuis un an.

**Tarifa** : Misérable braconnier ! Tu peux parler toi !

**Antonio** : Oh ! Moi, je m'habille avec le vent.

**Tarifa** : (riant) Au moins, celui-là comme tailleur il ne coûte pas cher ! (comme Antonio se réinstalle sur sa chaise, Tarifa laisse sur la table la mallette où il garde son déjeuner et sort)

**Antonio** : (se parlant à lui-même) Cet animal a encore exprès laissé son déjeuner. S'il croit que je vais m'en servir ! (Antonio se balance doucement sur sa chaise en chantonnant pendant que le crépuscule tombe)

La mariposa blanca, blanca flor del amor  
en tu mano descansa, un momento, momentito  
y como en la vida, huye como puede  
muerte o dolor, la blanca flor ...

(soudain la porte s'ouvre vivement et deux gardes civils entrent sans ménagement)

**Le premier garde** : Olà ! on n'y voit pas plus que dans la mine ici! Il y a quelqu'un ?

**Le deuxième garde** : Où ai-je mis mon briquet ?

**Le premier garde** : Où es-tu berger ? Nous savons que tu es là !

**Le deuxième garde** : Ah ! Le voici. (il allume son briquet)

**Antonio** : Je suis de ce côté.

**Le premier garde** : (se plaçant au milieu de la pièce pendant que son collègue allume une lanterne) Alors on ne répond plus quand on t'appelle ?

**Antonio** : Je m'étais endormi.

**Le second garde** : Tu dors au lieu de travailler ? Tu es malade ?

**Antonio** : Non.

**Le premier garde** : Sois un peu plus poli, l'ami, ou il t'en cuira.

**Antonio** : Non, je ne suis pas malade, monsieur le garde. Je me reposais.

**Le second garde** : La belle raison ! Et de quoi se repose notre brave berger ? De trop braconner peut-être ?

**Antonio** : Moi, braconner ! Mais c'est une calomnie, monsieur le garde !

**Le premier garde** : On te connaît vermine ! Il n'y a pas un seul terrier de lapin qui n'aie reçu ta visite. Nous finirons par te mettre la main dessus et tu retourneras en prison pour longtemps.

**Antonio** : J'ai fait mon temps, monsieur le garde.

**Le second garde** : Un chien de républicain ne mérite pas la prison mais le peloton.

**Antonio** : Vous avez la rancune tenace ; il fallait y penser avant.

**Le premier garde** : Je ne sais pas ce qui me retient de perquisitionner.

**Antonio** : Fouillez partout si vous le voulez ; vous ne trouverez rien mais je serai obligé de dire à Don Pascual que vous avez mis sens dessus-dessous son propre bien.

**Le premier garde** : Bon. Ça va pour cette fois mais gare à toi ! De toute manière nous ne sommes pas là pour cela.

**Antonio** : Alors pourquoi êtes vous venus ?

**Le second garde** : Tu as oublié de venir pointer à la Garde civile ; aussi nous vérifions.

**Antonio** : J'ai oublié. J'ai des soucis.

**Le premier garde** : (éclatant de rire) Voyez-vous cela, notre berger a du tracas ! Des peines de coeur peut-être ?

**Le second garde** : (riant aussi) Il se lamente pour une belle au regard de braise ! Et la cruelle n'en veut pas !

**Antonio** : (serrant les poings) J'ai dit des soucis ; pas du malheur !



**Le premier garde :** (intéressé) Ah vraiment ! Et bien confie-toi berger ; nous sommes là pour confesse (il encadre Antonio avec son collègue).

**Le second garde :** Mais oui, les gardes civils sont de bons apôtres. Ils soulagent les âmes inquiètes même s'il faut les aider un peu à parler.

**Antonio :** (prenant de la distance) Il manque deux brebis au troupeau.

**Le premier garde :** (regardant, interloqué, son collègue) Et c'est tout !

**Antonio :** Ben, ce n'est pas si mal !

**Le second garde :** (menaçant) Tu te fous de nous, misérable !

**Antonio :** Non, monsieur le garde.

**Le second garde :** (giflant Antonio) Tiens, cela t'apprendra à te moquer !

**Antonio :** (sans bouger) Tu frappes fort, monsieur le garde.

**Le premier garde :** (retenant son collègue) Allons, calme-toi ; c'est un vieux fou. Il n'est plus dangereux.

**Le second garde :** Tu es trop jeune. Tu ne l'as pas connu autrefois, cet enragé. Il s'est battu partout contre les nôtres jusqu'à ce qu'on le prenne à moitié mort, avant la frontière. Je ne sais pas pourquoi on l'a laissé vivre, ce pourceau !

**Antonio :** J'ai fait mon temps.

**Le premier garde :** Si tu ne veux pas qu'il t'arrive de graves ennuis, je te conseille de ne pas oublier de venir pointer. Sinon même Don Pascual ne pourra rien pour toi.

**Le second garde :** On te gardera un peu avec nous pour t'assouplir le cuir.

**Le premier garde :** Après, ce sera la prison de Fuensaldaña.

**Antonio :** Je la connais.

**Le premier garde :** Elle est vieille, en mal de confort. Tes vieux os risquent de ne pas aimer ça.

**Antonio :** La terre est rouge, là-bas et pas seulement de sa couleur.

**Le second garde :** Ce sera parfait pour te rafraîchir la mémoire.

**Antonio :** C'est bon, je viendrai demain pour faire viser mes papiers.

**Le premier garde :** Tu vois, quand tu le veux, tu es un bon espagnol !

**Le second garde :** Et un bon espagnol dit toujours : Vive le Caudillo ! Alors ?

**Antonio :** (serrant les dents et tout bas) Qu'il crève ! (plus fort) Vive le Caudillo.

**Le second garde :** Tu n'y mets pas assez de conviction, chien !

**Antonio :** (à voix forte ) Vive le Caudillo !

**Le premier garde :** (riant et entraînant son collègue) Allez, viens. On a assez perdu de temps avec ce vieil imbécile. Partons, la nuit est tombée.

**Le second garde :** (se retournant au moment de sortir) N'oublie pas que nous te tenons à l'oeil. Tu braconnes, Antonio et tu finiras bien par te faire pincer un jour ou l'autre. La faim jette le renard hors du terrier ; il vient courtiser les poules et se prend la patte dans un beau piège. Adios !

**Antonio :** (d'une voix rageuse) Le renard sait se ronger la patte pour s'enfuir ! Le diable t'emporte aux enfers toi et les tiens ! Ah ! il y a vingt ans je vous aurais fait danser tous les deux avant de vous broyer les os. (Il s'assied, accablé) Il ne manquait que ces épouvantails aujourd'hui. C'est un jour sombre ! La vieillesse est une malédiction !

**Pilar :** (entrant avec vivacité) Mais tu n'es pas encore vieux, Antonio !

**Antonio :** J'ai cinquante-cinq ans et j'en parais vingt de plus !

**Pilar :** (se campant devant lui, les mains sur les hanches) Cela t'arrange de dire cela ? Que tu es un vieux criquet ? Cela te console de clamer Vive le Caudillo ?

**Antonio :** Tu as entendu, comme toujours.

**Pilar :** Oui, j'ai entendu et cela me fait mal pour toi.

**Antonio :** Je n'ai pas envie de retourner en prison.

**Pilar :** Ah ! Pour le compte il fallait éviter que l'on t'y laisse pendant quinze ans ! Te

voilà bien avancé: tu t'es battu avec tes chers républicains, on s'est étripés pendant trois ans et demi, tout cela pour t'entendre acclamer ton vainqueur.

**Antonio** : (courbant la tête) Il est facile de parler, femme.

**Pilar** : (déballant un panier avec quelques vivres) Je ne sais pourquoi je viens te voir, pourquoi je t'aide ; toi qui n'aime personne. À quoi t'a servi de te battre ? Ta femme en est morte de chagrin. Mais Dieu t'a donné un fils : c'est un ravi, il a l'innocence dans les yeux et l'esprit.

**Antonio** : Tais-toi, femme. Tu ne sais pas ce que tu dis.

**Pilar** : Non, je ne me tairai pas. Cecilia était ma cousine et elle t'aimait comme jamais une femme a aimé un homme. Toi, fier de tes vingt ans, tu l'a couchée dans les herbes, tu lui as fait un fils et tu es parti. Une lettre, de temps en temps, c'était tout pour lui dire que tu existais, que l'on mourait beaucoup autour de toi. Elle a fait tout ce qu'elle a pu, la malheureuse, donnant ce qu'elle avait à son enfant. Alors quand elle a appris la nouvelle, celle de ta capture, ta condamnation à mort puis les travaux forcés, cela l'a tuée.

**Antonio** : (la prenant par les épaules et la serrant) Tu es une méchante femme ! Tu sais que je n'y pouvais rien !

**Pilar** : Tu me fais mal ! Lâche-moi !

**Antonio** : (même jeu) Je devrais te jeter dehors !

**Pilar** : Comme tu as fait pour les deux gardes civils ?

**Antonio** : (la lâchant brusquement et se retournant) Va ailleurs, laisse-moi en paix.

**Pilar** : (un instant radoucie) Tu es revenu quinze ans plus tard !

**Antonio** : Ils ont relâché certains d'entre nous que l'on réclamait au pays. Il fallait des bras.

**Pilar** : Quinze ans !

**Antonio** : Oui. Quinze années affreuses de solitude et de désespoir. Juste un peu de ciel pour lucarne avec des barreaux épais comme mon bras. Le froid, terrible, en hiver qui cassait même les pierres et la chaleur abominable de l'été ; le travail harassant, la dysenterie qui emportait les plus faibles et par deux fois le choléra. J'ai réchappé à ça pour revenir, pour elle, ma Cecilia. Au retour j'ai trouvé une tombe et un jeune garçon qui était un idiot de village.

**Pilar** : Pardon, Antonio. Je parle parfois un peu trop, mais toi tu ne parles pas assez.

**Antonio** : C'est mon affaire.

**Pilar** : Toujours la fierté, hein ! Heureusement qu'il y a eu le curé pour aider un peu ton fils.

**Antonio** : Les prêtres sont tous les mêmes. Il leur faut des petites mains pour servir la messe.

**Pilar** : Tu devrais avoir honte de parler ainsi.

**Antonio** : J'ai vu des prêtres faire quand on fusillait.

**Pilar** : Celui-là a permis à ton fils de vivre.

**Antonio** : Voici bien ce qui m'ennuie : devoir quelque chose à un cul béni !

**Pilar** : Tu ne lui dois rien puisqu'il est mort.

**Antonio** : Cela n'efface pas la dette.

**Pilar** : Les hommes sont étranges avec leur honneur, leurs devoirs, leurs haines.

**Antonio** : Parce que les femmes ne haïssent point peut-être ?

**Pilar** : Les femmes haïssent aussi et en particulier d'autres femmes.

**Antonio** : Les femmes sont impitoyables.

**Pilar** : Et les hommes sont cruels, cela fait donc un juste équilibre.

**Antonio** : (se rapprochant de Pilar, lui prenant le bras) Si je t'ai fait mal, je te demande pardon.

**Pilar** : Ce n'est rien, braconnier.

**Antonio** : (avec un sourire) Tu sais, je l'aime mon fils.

**Pilar** : (souriant aussi) Je l'ai deviné depuis toujours, berger.

**Antonio** : Mais hélas je ne peux pas lui donner grand chose. J'ai bien essayé de lui apprendre à écrire comme je l'ai fait, moi, en prison mais cela n'a pas marché.

**Pilar** : Tu sais écrire ?

**Antonio** : Oui et lire. Un prisonnier m'a enseigné. Il était instituteur je crois. Il est mort du choléra en me laissant deux ou trois livres que j'ai toujours.

**Pilar** : On ne te les a pas pris en prison ?

**Antonio** : Bien sûr que si.

**Pilar** : Et alors ? Comment as-tu fait pour les reprendre ?

**Antonio** : J'ai demandé pendant plus d'un an à voir le directeur de la prison.

**Pilar** : Quelle persévérance !

**Antonio** : Il a fini par me faire venir. C'était un colonel ; il avait perdu un bras lors de la bataille de Madrid ; moi, j'avais perdu les trois-quarts de mes camarades. Forcément cela crée des souvenirs.

**Pilar** : Et que lui as-tu dit ?

**Antonio** : Je l'ai d'abord félicité pour ses bottes de cavalier dont tout le monde savait qu'il en était très fier. On pouvait se voir dedans !

**Pilar** : Finaud !

**Antonio** : Ensuite je lui ai réclamé mes livres en disant qu'on ne pouvait priver un espagnol de la compagnie de Cervantès, Calderón et Góngora.

**Pilar** : Ils sont si importants que ça ?

**Antonio** : (la regardant avec tendresse) Oui, Pilar. Il y en a beaucoup d'autres mais là-bas je n'avais que ceux-là.

**Pilar** : Tu me les feras connaître un jour ?

**Antonio** : Il faut plus d'un jour pour les connaître.

**Pilar** : Oh ! Alors je n'aurai pas le temps ! J'ai tant à faire.

**Antonio** : (avec tristesse) Comme nous tous.

**Pilar** : Il t'a rendu tes livres ?

**Antonio** : Oui, sans un mot. Ils étaient sur son bureau. Je ne sais comment il les avait eus mais il les avait. Alors cet officier a fait une chose incroyable : de la main gauche, celle qui lui restait, il m'a tendu un autre livre en me disant qu'il me le donnait. Puis il m'a congédié et je ne l'ai jamais revu ; il doit être mort maintenant.

**Pilar** : Il a fait ça pourquoi ?

**Antonio** : Je ne sais pas. Mais dans le livre il y avait une fleur séchée, une fleur de jasmin comme celles que les jeunes filles portent dans leur chevelure.

**Pilar** : Tu l'as lu ce livre ?

**Antonio** : Oui. Bien sûr.

**Pilar** : Et que disait-il ?

**Antonio** : Il parlait du manque d'amour et de la misère.

**Pilar** : Tu me dis des âneries, un officier ! Bon allez, je m'en vais ; le chemin est long depuis le village et je dois encore passer à l'auberge.

**Antonio** : Bonne route, Pilar, fais attention aux loups.

**Pilar** : Tu ne me fais pas peur, vilain garde moutons ! Il n'y a plus de loups depuis longtemps ici .

**Antonio** : Pour moi les loups sont des loups à deux pattes.

**Pilar** : Ceux-là je les connais bien et je sais m'en défendre !

**Antonio** : Ah oui ! Et comment s'y prend la terrible Pilar ?

**Pilar** : Je sais bien viser et je cours vite.

**Antonio** : Les loups chassent à plusieurs.

**Pilar** : Je connais la magie pour eux.

**Antonio** : (riant) Dehors, sorcière !

**Pilar** : Bonne chasse, renard ! (elle sort)

**Antonio**: (se rasseyant et sortant un collet de sa poche, testant sa résistance) Après tout ce jour n'était pas un si mauvais jour ! Celui-là est bon, il me prendra un gros aux

pieds fourchus, comme il convient. (levant la tête, les yeux dans le vague) Dommage que tu n'aies pas le temps, Pilar. Ce livre de l'officier était le plus fort, c'était l'histoire du Lazarillo, le petit mendiant d'Espagne.

RIDEAU

## ACTE II

Même lieu et même décor juste avant l'aube du matin suivant. Antonio rentre de sa chasse nocturne.

**Antonio** : (déposant un lapin et deux perdrix sur sa table) En voilà trois au moins qui vont servir à quelque chose ! Por Díos ! (il s'affaire autour du fourneau) Mais je n'ai toujours pas retrouvé mes brebis. Que va dire Don Pascual ? Déjà que le bélier est mort voici trois mois ! Il va me les compter, c'est sûr et j'ai le toit de la grange à faire réparer. Mala suerte ! (il fait un train d'enfer en fouillant parmi des casseroles).

**Luis** : (entrant, la tête un peu penchée de côté) Salut papa !

**Antonio** : (même jeu) Salut fils ! On dirait que la faim fait revenir le rat au nid .

**Luis** : (s'approchant et tâtant le gibier) Je n'étais pas loin.

**Antonio** : (se redressant, face à Luis) Je ne sais jamais où tu vas te fourrer ! Je me fais du souci pour toi et Monsieur ne trouve rien d'autre à dire que bonjour (il lui reprend vivement le lapin). Laisse ça, crapaud ! Tu serais capable de le manger cru !

**Luis** : (sifflotant) Tu vas le préparer ?

**Antonio** : Pour voir! J'ai autant faim que toi .

**Luis** : (même jeu) Avec des herbes ?

**Antonio** : Si fait mais il me manque du thym. Je n'en ai pas trouvé. Pas eu le temps.

**Luis** : (sortant le thym de sa poche) Ceci suffira ?

**Antonio** : (surpris et amusé) À la bonne heure ! Tu as fourni du travail ; tu auras donc ta part. (il fait mine de réfléchir un instant ) Un tout petit rognon ... Peut-être !

**Luis** : (riant et lui frappant les épaules) Affameur de père !

**Antonio** : Oh, puisque tu es revenu, c'est un jour favorable ; je vais préparer une perdrix plutôt que la vendre à l'auberge.



**Luis** : (avec un sourire béat) Tu ferais ça, papa !

**Antonio** : (souriant de toutes ses dents) Mais oui, loutron ! C'est un peu bon la perdrix, hein ! (ils s'assoient, affairés sur le banc devant la table, côte à côte et se poussant des épaules) Laquelle veux-tu, glouton ? Celle qui a la tête rouge ou bien celle qui a le ventre gris ?

**Luis** : (penchant encore plus la tête) Ah ! Euuuh ! Oooh !

**Antonio** : (lui mettant les deux perdrix devant le nez) Moi, à ta place !

**Luis** : (très concentré) Ne me dis pas ! Ne me dis pas !

**Antonio** : Celles qui ont la tête rouge sont des cavaleuses ; elles bougent tout le temps, la chair est plus ferme.

**Luis** : (même jeu) Aaah ! Mmm !

**Antonio** : Les autres au ventre gris, elles sont plus ... (il les fait tourner autour de ses poignets) Comment dire ? Plus casanières. Un coup de bec par ci, un coup de bec par là. Elles s'affairent lentement dans la vie comme des dames patronnesses.

**Luis** : (riant bruyamment) Comme à la messe !

**Antonio** : Oui. Tout comme tu le dis.

**Luis** : Et la chair est plus tendre ...

**Antonio** : Pour sûr ; mais plus fade aussi.

**Luis** : Je préfère la tête rouge.

**Antonio** : (lui embrassant le front) Tu es bien mon fils, crapaud ! (il se met à plumer la perdrix. Un silence) Dis-moi, Luis ...

**Luis** : (jouant avec les plumes) Doux, doux ... Aaaah !

**Antonio** : (même jeu) Luis, je te parle !

**Luis** : Oui, papa.

**Antonio** : Où vas-tu quand tu pars ?

**Luis** : Je ne sais pas, papa.

**Antonio** : (suspendant son geste) Tu te moques de moi ; je connais le pays comme personne.

**Luis** : (jouant avec une plume) Pas assez, peut-être ...

**Antonio** : (renfrogné) Bon. J'ai compris. Tu es pareil à ta mère ; tu tiens à tes petits secrets.

**Luis** : (même jeu) C'est vrai, je sais pas.

**Antonio** : N'en parlons plus ; l'essentiel c'est que tu reviennes de temps en temps voir ton vieux fou de père.

**Luis** : Tu es fou, toi ?

**Antonio** : Il paraît.

**Luis** : (le regardant très attentivement sous le nez) J'en connais des fous mais toi, non !

**Antonio** : (levant les yeux au ciel) Alors, je suis quoi ?

**Luis** : (trionphalement) Tu es mon papa !

**Antonio** : (ému) On ne peut pas discuter avec toi, loutron. Allez, repose-toi un moment ; tu dois être fatigué à tant battre la campagne.

**Luis** : Dans combien de temps ce sera prêt ?

**Antonio** : Donne-moi une petite heure.

**Luis** : (se levant d'un bond) Aah ! Alors j'ai le temps.

**Antonio** : Le temps de quoi ?

**Luis** : Le temps d'aller voir le soleil se lever. (il sort très vite)

**Antonio** : (laissant tomber ses bras le long du corps) Quel drôle d'enfant j'ai là ! Je ne sais qu'en faire, je ne sais ce qu'il pense ou ressent. Quand je crois le comprendre, il s'en va ; quand je suis loin de lui, il m'approche ... Qu'ai-je donc accompli de si mauvais ? (il se rassied, continue à préparer le repas) Et quand je serai parti, que va-t-il devenir ? Il mourra dans les collines, seul, comme bête sauvage... (il essuie une larme) Ah ! Cecilia, je ne sais pas quoi faire avec notre fils !

Un jour chasse l'autre, un jour après l'autre, hélas ! (un silence, il interrompt sa tâche) Tu nous manques à tous les deux ... Tu nous manques très fort ! C'était vrai ce que disait Pilar ; je n'ai fait que passer sans me soucier. Je suis allé me battre, tuer d'autres hommes qui ne m'avaient rien reproché. Luis pense à toi aussi ; il ne parle jamais de toi mais je l'ai surpris plusieurs fois en arrêt comme un chien de chasse devant ta petite photo que je garde près de mon lit. Je l'ai même vu, un soir, sauter le mur du cimetière avec quelques fleurs rouges et jaunes qu'il a mises sur ta pierre. Mais pas une parole ... (un silence encore) Pourquoi ai-je survécu ? C'est moi et non toi qui devrais être sous la terre de ce pays. Cent fois, à mille occasions, j'ai dansé avec la mort ; j'en riais même ! J'ai toujours eu de la chance, au dernier moment. (il sourit) Elle ne voulait pas de moi.

Comme à Teruel lors de l'attaque de cette colonne blindée avec à peine vingt hommes ! Heureusement que ces avions sont venus nous dégager ; nous n'étions plus que cinq malheureux bougres à crever de peur ! (il rit) N'empêche que ce fut une belle journée ! (il hoche le tête gravement) Ah ! Je suis une vieille bête : tu vois, Cecilia, je ne peux me passer de parler de ces jours lointains, de la guerre ... Pardonne-moi, ma douce ... Pardonne-moi. (il se remet au travail en essuyant une larme d'un revers de manche)

Moi je n'ai rien laissé que ces tristes souvenirs ; toi, tu m'as donné Luis ! Quel étrange enfant ! Je me dis parfois qu'il doit être un peu comme les lutins ou les génies. Il va, il vient, il est nulle part ; peut-être descend-il chez les morts ?

Tu sais combien je connais ces contrées, comme elles me sont familières. Eh bien, tu ne me croiras pas : jamais je ne le vois ou ne le rencontre, ni de nuit, ni de jour. Lui, il sait parfaitement où je me tenais, ce que j'ai accompli, pas à pas. Il me semble parfois le distinguer, tel une ombre dans mon ombre, sur le sol ; comme un nuage dans le ciel, tapi sous un buisson de genêts. Quand je fixe mon regard, croyant le découvrir, il n'y a plus rien ...

Voilà ce que tu m'as laissé, ma colombe à parure de neige, voici notre fils dont tout le monde parle en riant ou avec triste sourire ... Que va-t-il devenir lorsque je ne serai plus qu'un tas d'os ?

(Estrella se faufile à pas de loup dans la pièce pendant qu'Antonio parle tout seul et elle s'assied au bout de la grande table)

**Estrella:** Ton fils est beau et il me plaît. Cela sent bon, tu m'en donnes à manger ?

**Antonio :** (sursautant) Ah ! C'est toi moricaude ! Comment es-tu entrée chez moi, pie voleuse ?

**Estrella :** D'abord ce n'est pas chez toi, la ferme appartient à Don Pascual.

**Antonio :** (s'avançant vers elle pour la capturer) Soit, mais je ne t'ai pas dit d'entrer.

**Estrella :** (lui échappant d'un saut par dessus la table) Mmm... De la perdrix !

Jésus ! C'est donc fête aujourd'hui ! (elle agrippe le fait-tout où la perdrix mijote et commence à goûter le plat)

**Antonio** : (rageant) Pose ça immédiatement, petite goulue !

**Estrella** : (tournant encore) Tu n'as pas mis assez d'herbes !

**Antonio** : (s'arrêtant, vexé) Comment pas assez d'herbes !

**Estrella** : (posant le fait-tout, les deux mains sur les hanches) Ah, ça oui, je veux ! Ta perdrix va encore être trop fade. Et où sont les carottes ? Et les feuilles de laurier ? Et les petits bouts de lard ?

**Antonio** : (furieux) Ah Diantre ! Elle voudrait m'apprendre à faire le gibier ! On n'est pas chez le roi, ici !

**Estrella** : (avec condescendance) Pourquoi pas, gadjé ! Nous vivons avec la terre et le vent ; nous savons ces choses et bien d'autres que tu ne soupçonnes même pas.

**Antonio** : (lui tournant le dos ostensiblement) Ah, oui ? Parole ! Mademoiselle-aux-pieds-nus commande au ciel et aux étoiles ! Elle fait venir le printemps en plein hiver peut-être ? (il se rapproche lentement) Elle connaît la langue des fleurs, des oiseaux ? Non, celle des abeilles qu'elle a dans les oreilles ! (il bondit et la saisit par les bras) Là ! Je te tiens, petite peste ; maintenant dehors !

**Estrella** : Ah ! (lui donnant des coups de pied dans les jambes ) Lâche-moi, sale tondeur de brebis !

**Antonio** : (riant) Tu peux te débattre, je te tiens bien. Aïe ! Moi, tondeur de brebis ! Oh non ! On fait venir des gitans pour cela. Ils sont habiles pour te quitter le poil des bêtes comme les cordons de ta bourse.

**Estrella** : (se débattant, enlevée du sol) Pose-moi par terre, vieux matois !

**Antonio** : Oh que oui, je vais te poser mais de l'autre côté de cette porte.

**Estrella** : Je rentrerai quand même !

**Antonio** : (la regardant fixement, suspendue dans les airs) Quelle tête de mule ! Et pourquoi veux-tu rentrer, je te prie ?

**Estrella** : (froidement) J'ai faim et je veux voir ton fils !

**Antonio** : (surpris. la reposant au sol) De vrai, ma petite, voilà qui est fort ! Pour manger il faut gagner sa pitance.

**Estrella** : J'ai de quoi payer.

**Antonio** : (éclatant de rire) Ah ! Ah ! Ah ! Le beau conte ! Tu as de l'argent ? toi et ta mère n'avez jamais trois pesetas ensemble !

**Estrella** : (baissant la tête, au bord des larmes) Voilà qui est juste ... (relevant son visage vers Antonio) La mère est morte il y a quatre jours.

**Antonio** : (soudain grave) Pietra est partie ? Pauvre petite ! Que s'est-il passé ?

**Estrella** : Je ne sais pas. Je l'ai trouvée dans la grotte où nous vivons auprès du feu éteint. Elle ne laissait jamais périr la braise ... (sa voix se fait plus faible) Depuis quelque temps elle se plaignait du côté. Elle respirait mal. Moi j'étais partie chercher un peu de nourriture.

**Antonio** : Et tu n'as pas cherché du secours ?

**Estrella** : Qui nous aurait aidées ?

**Antonio** : Je l'aurais fait si tu l'avais demandé.

**Estrella** : Les gitans sont fiers.

**Antonio** : Je sais cela. L'un de mes compagnons d'armes était gitan, autrefois, à la guerre.

**Estrella** : Comment se nommait-il ?

**Antonio** : Juan Estremoz ; nul ne le valait au tir. A deux cent pas il vous logeait une balle de fusil dans une hostie !

**Estrella** : C'était un rom ? Ton ami ?

**Antonio** : Oui.

**Estrella** : (lui prenant la main) Alors je te crois. Qu'est-il devenu ?

**Antonio** : Ils l'ont fusillé à Burgos.

**Estrella** : Et pourquoi ils ne t'ont pas tué ?

**Antonio** : J'avais été blessé ; ils ont cru que j'allais mourir. Cela ne valait pas la peine de se fatiguer. Mais j'ai tenu (un silence)

**Estrella** : J'ai faim, berger.

**Antonio** : Alors tu acceptes ma mauvaise cuisine ?

**Estrella** : (esquissant un sourire) Pour cette fois, oui.

**Antonio** : (lui servant une portion) Tu sais y faire quand même !

**Estrella** : (se mettant à manger goulûment) C'est ainsi, hombre !

**Antonio** : (lui prenant la main pour la calmer) Doucement tu vas t'étouffer, jeune caille !

**Estrella** : C'est bon !

**Antonio** : À la bonne heure ! (un silence) Mais ... Dis-moi, pourquoi veux-tu voir mon fils ?

**Estrella** : (la bouche pleine) Je le trouve beau, je l'aime !

**Antonio** : (soufflant bruyamment) Ah ! Par exemple ! Et tu crois que je vais laisser une petite saltarelle comme toi sauter sur mon Luis !

**Estrella** : (malicieuse) Et pourquoi pas ?

**Antonio** : (renfrogné) Il ne manquerait plus que cela. Un simple d'esprit avec une pauvre.

**Estrella** : Les pauvres se ressemblent et ils s'assemblent.

**Antonio** : Peut-être mais tu n'es pas un bon parti.

**Estrella** : (furieuse) Vraiment ? Que me manque-t-il ? (elle se lève d'un bond) Ne suis-je pas bien faite ? Pour le travail et pour l'Amour ?

**Antonio** : (gêné et la regardant rapidement des pieds à la tête) Pour l'Amour, je n'en doute pas. Pour le travail ...

**Estrella** : Je suis capable de tenir des jours à la course.

**Antonio** : Mon Luis n'a pas besoin de quelqu'un qui fasse cela. Il a besoin d'une femme qui reste à la maison pour s'occuper de lui quand il rentre. Oui, quand il rentre !

**Estrella** : Je sais faire cela aussi.

**Antonio** : Tu dis vrai ?

**Estrella** : (se remettant à manger) Mmoui. Et je sais pister et je sais retrouver les brebis égarées.

**Antonio** : (sursautant) Pardon ? Que dis-tu petite aïelle ?

**Estrella** : En particulier celles qui manquent à ton troupeau ; enfin, celui de Don Pascual.

**Antonio** : (empressé) Tu sais où elles sont ? Elles sont vivantes ?

**Estrella** : Oui. Vivantes, sans blessure aucune.

**Antonio** : Dis-moi l'endroit !

**Estrella** : Cela dépend.

**Antonio** : (en colère) Je l'attendais ! Toujours marchander ! Qui me dit, vipère, que tu ne les a pas cachées pour me soutirer quelque embrouille ?

**Estrella** : Je jure sur ta tête que je n'ai fait aucune malice.

**Antonio** : Je préférerais que tu jures sur celle de mon Luis.

**Estrella** : Oui. Sur sa tête.

**Antonio** : (radouci) Bon. Voyons voir ce que tu souhaites.

**Estrella** : Je veux voir Luis autant de fois que possible.

**Antonio** : Tu n'as pas besoin de ma permission pour cela.

**Estrella** : Si. Dans la lande, je ne sais jamais où il est. Je le suis et je le perds presque aussitôt. Quand je le rencontre, je reste toute engourdie sans pouvoir dire un mot.

**Antonio** : Cela peut durer longtemps si vous ne vous parlez pas !

**Estrella** : On peut s'aimer sans parler.

**Antonio** : (attendri) Ma pauvre petite, ton amour est d'un autre âge. Ma femme disait la même chose que toi ... Et puis tu es brune de peau, aux cheveux noirs ; tu n'es pas comme ces beautés blondes que l'on voit à la télévision du café du village. Luis y reste des heures à écouter et voir, la bouche ouverte.

**Estrella** : Que sais-tu des yeux passagers de celui que l'on aime en silence, sans qu'il le sache ? De la joie de se réveiller à nouveau après la mort du sommeil et de voir celui que l'on aime ? J'ai dansé nue pour lui.

**Antonio** : (interloqué) Dansé nue ?

**Estrella** : Oui, nue sous la lune. C'est ainsi que nous, les gitanes, nous prions pour trouver un mari.

**Antonio** : Cela ne m'étonne pas de vous, moricaudes, vous êtes un peu sorcières ...

**Estrella** : Alors, vous acceptez Don Antonio ?

**Antonio** : Quoi donc ? Que tu dances nue ?

**Estrella** : Seules la lune et les étoiles ont le droit de me voir ainsi. Peut-être le ferai-je pour toi lorsque tu seras une étoile.

**Antonio** : (souriant) Je ne suis pas pressé (un silence)

**Estrella** : (empressée) Accepterez-vous de m'apprendre à lire et à écrire ?

**Antonio** : (hochant la tête) C'est cher payé pour deux brebis qui ne sont même pas miennes !

**Estrella** : Je m'occuperai bien de votre fils.

**Antonio** : Je l'espère, petite luciole, je l'espère. (un silence) Mais il me faut plus.

**Estrella** : Rien de mal, Don Antonio ?

**Antonio** : Non. Rien de mal. Je veux que tu dances comme le faisait Cecilia au moment de la Feria, la fête du printemps.



**Estrella** : La Sevillana.

**Antonio** : Oui, la Sevillana.

**Estrella** : Il faut une belle robe bleue pour cela.

**Antonio** : J'ai gardé celle qu'elle portait autrefois et ... Elle t'ira, j'en suis sûr !

**Estrella** : Marché conclu, Don Antonio. Je danserai pour vous et vous m'apprendrez à lire et à écrire.

**Antonio** : (prenant une feuille de papier et écrivant) Tu as oublié deux choses, petite salterille.

**Estrella** : (distraite) Ah ! Vraiment ?

**Antonio** : Me dire où sont les brebis, me dire pourquoi tu veux savoir lire et écrire.

**Estrella** : Les brebis sont dans l'ancienne mine des Romains, à La Loba. Pour le reste, vous devez deviner.

**Antonio** : (se levant pour partir et en souriant) Merci, jeune caille, je trouverai. En attendant, veille sur la perdrix et regarde ce papier. J'y ai inscrit toutes les lettres de l'alphabet en soulignant celles qui sont dans ton prénom.

**Estrella** : C'est quoi l'alphabet ?

**Antonio** : Toutes les lettres qui fabriquent les mots, les paroles.

**Estrella** : Voilà un beau nom, l'alphabet !

**Antonio** : N'est-ce-pas ?

**Estrella** : Je sens que j'aimerai lire et écrire.

**Antonio** : Il ne suffit pas de savoir les lettres ; ce sera long petite, très long.

**Estrella** : Pas plus long que d'aimer Luis ?

**Antonio** : J'espère bien que non.

**Estrella** : (soudain grave) Don Antonio.

**Antonio** : Oui, petite.

**Estrella** : Je n'ai pas pu enterrer ma mère.

**Antonio** : (doucement) Je m'en doutais.

**Estrella** : Il faut de la force pour cela. J'ai mis quelques pierres et des branches.

**Antonio** : Cela ne suffira pas contre les bêtes.

**Estrella** : Il faut des paroles aussi.

**Antonio** : Je ne sais pas les prières pour les morts.

**Estrella** : Vous ... Vous pourrez demander au prêtre.

**Antonio** : Et tu crois qu'il m'écouterà ?

**Estrella** : Oui. Un homme d'église écoute toujours un autre homme ; jamais une femme.

**Antonio** : Tu leur en veux ?

**Estrella** : Ils n'ont jamais voulu nous aider, nous comprendre. La mère était pourtant très pieuse.

**Antonio** : Tu as du sang maure, petite et ça, cela ne pardonne pas.

**Estrella** : (baissant la tête) Je sais.

**Antonio** : (prenant son manteau) Je te dois bien mon aide, tourterelle. J'enterrerai ta mère et au retour je prendrai les bêtes.

**Estrella** : Je vous attendrai.

**Antonio** : Ne dévore pas toute la perdrix, pie voleuse.

**Estrella** : Je le promets, Don Antonio.

**Antonio** : Nous verrons ce que valent tes promesses. Si tu vois mon Luis, ne lui dis rien. (il s'apprête à sortir)

**Estrella** : Don Antonio !

**Antonio** : (se retournant vers elle) Qu'y-a-t-il ?

**Estrella** : Vous ne voulez pas savoir pourquoi je souhaite apprendre ?

**Antonio** : (fièrement) Non. Les secrets des autres ne m'intéressent pas. (il sort)

**Estrella** : (se mettant à rire doucement) La tête qu'il va faire quand il va s'apercevoir que la mère est bien vivante ! Hi ! Hi ! (elle s'assied, dégustant la perdrix) Mmm ! Qu'elle est bonne ! Vraiment il faut que je leur en laisse un peu ... Un peu ... Rien qu'un peu ... (la lumière change et s'adoucit. Luis entre dans la pièce)

**Luis** : (contemplant longuement Estrella) Boon ! Hein ! Boon !

**Estrella** : (sursautant) Luis ! Que tu m'as fait peur !

**Luis** : (tournant autour d'elle) La belle a menti ! La belle a menti !

**Estrella** : J'ai menti ! Moi !

**Luis** : Ouiii ! Ta mère n'est pas morte !

**Estrella** : (riant) Eh Nooon ! (rentrant dans son jeu et tapant dans ses mains puis sur la paume des mains de Luis) Ma mère n'est pas morte !

**Luis** : (riant) C'est papa qui va être content !

**Estrella** : (même jeu) Je serai déjà partie !

**Luis** : Tu lui as dit pour les brebis ?

**Estrella** : Oui, il est allé les chercher. Mais ... Tu savais, toi aussi, où elles se cachaient ?

**Luis** : Bien sûr.

**Estrella** : Et tu n'as rien dit à ton père !

**Luis** : Naan. Il ... Il pose trop de questions.

**Estrella** : Mais, Luis, c'est important. S'il ne les avait pas retrouvées qu'aurait fait Don Pascual ?

**Luis** : Don Pascual ! Tu crois, fille, qu'il attend après deux femelles du bélier ?

**Estrella** : Peut-être pas à Madrid où il vit presque tout le temps. Ici, c'est autre chose, autre chose.

**Luis** : Et pourquoi ?

**Estrella** : Il est le propriétaire de toutes les terres et de ceux qui s'y trouvent dessus, Luis. Alors c'est une question grave ; si quelque chose manque, c'est à lui que cela manque et après ...

**Luis** : Et après ?

**Estrella** : Luis! Voici une question d'Honneur !

**Luis** : L'Honneur ?

**Estrella** : Oui l'Honneur !

**Luis** : Je ne sais pas ce que c'est.

**Estrella** : Cela veut dire que les autres te respectent.

**Luis** : Ça aussi je sais pas.

**Estrella** : Pauvre Luis. Tous te traitent de pauvre d'esprit mai moi je sais qu'ils ont tort !

**Luis** : Ne sois pas triste Estrella. Eux, ils ont l'Honneur et le respect, moi j'ai le vent, la huerta, les jardins, la nuit douce d'été, la lune d'argent pendue à son ciel de silence. Parce que ici on tombe dans le ciel, Estrellita, tout est attente et tout est lenteur. Il faut chercher, l'hiver, la clef de verre ; celle qui ouvre le printemps. Et moi, Luis, le fils d'Antonio et de Cecilia, je sais ... Je sais le faire.

**Estrella** : (émue) Mon pauvre Luis, tu divagues.

**Luis** : (s'approchant d'elle et lui saisissant la taille sans qu'elle bouge) Toi aussi tu crois que je suis fou ?

**Estrella** : Non, non Luis.

**Luis** : Toi aussi tu crois que je suis bête ?

**Estrella** : Non ... Mon Luis.

**Luis** : (s'écartant d'elle) D'ailleurs, les bêtes ne sont pas bêtes, pas vrai ! As-tu remarqué comment le merle fait son nid en choisissant les brindilles une à une ? Comment le petit poisson te regarde au fond de la rivière, se demandant si tu vas lui lancer le hameçon ou bien du pain ? Et puis, il y a d'autres bêtes que celles que tu vois.

**Estrella** : (étonnée et riant) Ah oui ! Lesquelles Luis ? Tu les as vues ?

**Luis** : (soudain grave) Bien sûr que je les ai vues. Il y a le cornillier, la pluvine craintive, le fourreau, l'astique éclatant, le piroulin et ...

**Estrella** : Et ?

**Luis** : (très bas) Le plus terrible!

**Estrella** : Il est si terrible que ça ?

**Luis** : (tombant à genoux) Chut ! Il pourrait nous entendre.

**Estrella** : (tombant elle aussi à genoux) Vraiment ! Vraiment ?

**Luis** : (mettant l'oreille à terre) Ouiii.

**Estrella** : Tu peux me dire son nom quand même ?

**Luis** : (se redressant) Le polygriffe écarlate. On l'appelle aussi croquemagne.

**Estrella** : (se relevant en riant très fort) Ah ! Ah ! Ah ! Quel conteur tu fais, Luis ! Tu te moques de moi et je t'écoute !

**Luis** : (même jeu) Mais non ! Je te jure et il est très, très méchant.

**Estrella** : (ironique) Ah oui ! Que fait-il ?

**Luis** : Il mange.

**Estrella** : (même jeu) Comme nous tous.

**Luis** : Oui mais ce qu'il mange ! Oh c'est horrible !

**Estrella** : Si horrible que ça ?

**Luis** : Tu ne peux pas t'imaginer.

**Estrella** : (impatiente) Vas-tu me dire !

**Luis** : (avec des airs de conspirateur) Il ... Il mange le dessous de la terre.

**Estrella** : Comment ça, le dessous ?

**Luis** : Ben oui le dessous, quoi !

**Estrella** : La terre n'a pas de dessous, c'est la terre.

**Luis** : Tu vois comment tu es ! Tu ne me crois pas !

**Estrella** : Si. Si. Mais ...

**Luis** : Il fait des galeries.

**Estrella** : Oh ! Une taupe.

**Luis** : (excédé) Mais noon ! De très grandes galeries.

**Estrella** : Sous les pieds de tout le monde ?

**Luis** : Oui, tout le monde.

**Estrella** : Je vois, cela se nomme un Jésuite.

**Luis** : (levant la main comme pour la battre) Tu m'énerves ! Un Jésuite ça n'a pas vingt rangées de dents et un poil écarlate !

**Estrella** : Díos ! Tu vois trop ces choses à la télévision, Luis.

**Luis** : Peut-être mais lui il ne fait aucun bruit et quand il a tout mangé sous toi, tu tombes dans sa gueule pleine de dents et il t'emporte.

**Estrella** : (distraite) Il a des petits ?

**Luis** : Le polygriffe ! Des petits ! Tu plaisantes. S'il en avait il les croquerait par en dessous. Noon ! Il n'a pas de petits, pas de femme, pas d'amis.

**Estrella** : Il doit être bien triste alors.

**Luis** : Tu as raison ; il est très triste quand il ne mange pas ou qu'il a une dent cariée.

**Estrella** : Une dent mauvaise ?

**Luis** : Pardi, avec tant de rangées de quenottes il faut bien qu'il y en ait une qui défaille de temps en temps.

**Estrella** : Mais comment sais-tu cela, toi ?

**Luis** : C'est moi qui le soigne.

**Estrella** : ( éclatant de rire) Mon Luis ! Quel pitre tu fais ! Quel enfant !

**Luis** : (vexé, se retirant à l'autre bout de la pièce) La belle est méchante ! C'est vrai, oui pour le vrai. Même qu'il voit très mal, pareil à l'unipode myope.

**Estrella** : En voilà un autre ! (se rapprochant) Bon, oui, admettons ... Tu ... Tu m'aimes, Luis ?

**Luis** : (la regardant très attentivement) Pas quand tu es mauvaise.

**Estrella** : (lui posant les mains sur les hanches) Là, je ne suis pas méchante ?

**Luis** : (même jeu) Cela dépend.

**Estrella** : (surprise) De quoi ? Que veux-tu dire ?

**Luis** : Au village, une fille a fait ça devant tout le monde, un soir au moment de la promenade.

**Estrella** : Et bien ?

**Luis** : Elle a essayé de poser sa bouche ici (il montre sa propre bouche).

**Estrella** : Que s'est-il passé ?

**Luis** : Au début je savais pas ce qu'elle voulait ; avant personne d'aussi joli n'avait fait attention à moi. C'était agréable.

**Estrella** : Et puis ?

**Luis** : Elle m'a mordu. J'ai crié et je me suis enfui alors que le monde riait. Mais il verront lorsque le polygriffe les prendra !

**Estrella** : (lui prenant le visage entre les mains) Pauvre Luis, quelle garce !

**Luis** : Elle était jolie, j'avais confiance.

**Estrella** : Ce n'est pas aussi simple, Luis.

**Luis** : (baissant la tête) De toutes façons je ne comprends pas les gens, ce qu'ils sont, ce qu'ils veulent.

**Estrella** : Moi, je te veux bien, toi.

**Luis** : (relevant la tête d'un air effrayé) Alors tu vas me faire du mal.

**Estrella** : Non. Tout au contraire.

**Luis** : (se dégageant) Je ne te crois pas.

**Estrella** : Tu as peur de moi ? Je suis ton amie.

**Luis** : (même jeu) Je ... Je n'ai pas d'amis sauf les bêtes et les morts. Même mon père ...

**Estrella** : Alors, je veux être ton amie.

**Luis** : (se retournant) Pour quoi faire ?

**Estrella** : Je veux être ton amie parce que tu me plais, je souhaite ton regard quand je suis solitaire. J'attends le son de tes pas sur le chemin de ma pauvre demeure et cette attente est la plus belle chose que je connaisse. Je veux être ton amie parce que tu es dans mes rêves en compagnie de ton sourire si léger, tel un vent de printemps. Je n'ai que faire du monde qui m'entoure, il est souvent méchant, impur, indifférent. Mais toi, toi, tu as cet éclat dans les yeux qui m'emporte, me fixe l'espoir dans le coeur. J'aime tes mains rapides à prendre, ta peau qui sent le sous-bois, la forêt après une pluie fine. Je souhaite cette odeur sur moi, les yeux fermés. Tu es beau, Luis et tu es différent ... Veux-tu de moi pour amie ?

**Luis** : (troublé, lui caressant la joue) Tu ne me feras pas de mal comme ... L'autre ?

**Estrella** : (avec force) Je pense que non, au contraire .

**Luis** : (joyeux) Alors, tu es mon amie ! (soudain suspicieux) Je devrais réfléchir ... ( à nouveau joyeux et la faisant tourner sur elle-même) Bah ! Je me défendrai ; je te mordrai, moi aussi !



**Estrella** : (riant et tournant) Mais, Luis, quand on est amis, quand on s'aime, on ne se mord pas !

**Luis** : (s'arrêtant, très sérieux) Ah ! Ben que fait-on ? On court ? On saute ? Oh! Je sais : il faut se donner des cadeaux !

**Estrella** : Oh oui alors !

**Luis** : Demain tu auras un couple de fourreux.

**Estrella** : Dieu ! Que vais-je en faire ?

**Luis** : Convenablement dressés, ils font très bien la vaisselle et le ménage. Cela aidera ta vieille mère.

**Estrella** : Mais, Luis, je ne sais pas dresser des fourreux !

**Luis** : L'enfance de l'art ! Tu les mets en compagnie d'une peluche striée et le tour est joué.

**Estrella** : Quel fou !

**Luis** : Dis-moi, tu es d'accord ?

**Estrella** : Je suis d'accord pour tout, Luis. Je ...

**Luis** : Oui, Estrella.

**Estrella** : Je crois qu'il y a autre chose que les cadeaux.

**Luis** : Ah ! Quoi ?

**Estrella** : La danse, d'abord.

**Luis** : Je suis le meilleur danseur de tout le pays.

**Estrella** : Pour sauter et crier, oui. Le village entier en rit assez ! Non, Luis , il faut bien danser.

**Luis** : Toutes ces figures m'ennuient.

**Estrella** : Feras-tu un effort pour moi ? L'Amour cela demande aussi des efforts pour l'autre.

**Luis** : (la regardant de la tête aux pieds) Tu le mérites ?

**Estrella** : (se redressant fièrement en bombant la poitrine) Pour sûr, por Díos !

**Luis** : (le front soucieux) Bon. Je vais essayer.

**Estrella** : Il y a encore autre chose, Luis.

**Luis** : Encore ! L'Amour est si fatiguant que ça ?

**Estrella** : Tu ne crois pas si bien dire !

**Luis** : Je n'aime point la fatigue, cela rend stupide.

**Estrella** : Cette fatigue rend très heureux.

**Luis** : (surpris) Ça ! Quel mystère !

**Estrella** : Veux-tu que je t'en montre un peu ?

**Luis** : (intéressé) Ou ... Oui.

**Estrella** : (dégrafant légèrement son corsage) Donne-moi ta main, Luis.

**Luis** : (méfiant) Tu me la rendras ?

**Estrella** : Le sot !

**Luis** : (croisant ses mains derrière son dos) Moi ai peur !

**Estrella** : (lui prenant la main et la posant sur ses seins) Voilà. Tu vois, cela ne mord pas.

**Luis** : No... Non.

**Estrella** : Tu ne trouves pas cela doux ?

**Luis** : Très doux. Dooux ! On dirait la plume des colombes. Et tout t'appartient ?

**Estrella** : (riant) Oui, ce tout-doux m'appartient.

**Luis** : Et à quoi cela sert ?

**Estrella** : À apprivoiser un certain Luis-que-j'aime.

**Luis** : Je commence à comprendre.

**Estrella** : À la bonne mise ! Et ... Sais-tu ?

**Luis** : Quoi ?

**Estrella** : Tout mon corps, tout le reste est comme ce que tu touches.

**Luis** : (ébahi) Jésus ! Impossible !

**Estrella** : Si.

**Luis** : Tout le monde doit vouloir le toucher.

**Estrella** : Tu ne crois pas si bien dire.

**Luis** : Tu les laisses faire ?

**Estrella** : (retirant vivement la main de Luis) Tu me prends pour qui, garbanzo !

**Luis** : (apeuré) Je t'ai fait de la peine, pardon Estrella.

**Estrella** : (radoucie) Je te pardonne. Non, il n'y a que toi, pour toujours, juré !

**Luis** : (se rapprochant) Je peux toucher le reste maintenant ?

**Estrella** : (riant de nouveau) Comme il va vite le souriceau ! Non. Demain nous verrons ; il ne faut pas être gourmand à ce point.

**Luis** : Bien, bien, bon. Tu es mon amie, tu es douce partout ; demain tu auras des fourreux et je pourrai toucher ton dos arrière. C'est bien. J'entends le père qui rentre. Dis-lui que tu ne m'as pas vu. (il sort rapidement)

**Estrella** : (refixant très vite son corsage) Ah ! Luis ! Luis ! Faut-il que je t'aime fort !

**Luis** : (entrouvrant rapidement la porte) Estrellita !

**Estrella** : Oui, Luis.

**Luis** : Ces choses jolies et pointues que tu as devant...

**Estrella** : Mes ... Mes seins ?

**Luis** : Oui. Je les ai comptées.

**Estrella** : Et bien ?

**Luis** : Il y en a deux. (il sort définitivement)

**Estrella** : (balançant la tête) Luis, tu es impossible !

**Antonio** : (pénétrant dans la pièce un court moment après le départ de Luis) Ah ! Tu es encore là, petite malinche !

**Estrella** : Vous le voyez.

**Antonio** : Je ne sais pas ce que je dois faire en ce qui te concerne.

**Estrella** : (mettant prudemment la table entre elle et Antonio) Vous n'avez pas trouvé les brebis ?

**Antonio** : Si, à l'endroit que tu m'avais indiqué, à la mine des Romains.

**Estrella** : C'est Don Pascual qui sera content !

**Antonio** : Pour sûr, pour sûr ... Mais tu m'as menti.

**Estrella** : Je vous ai menti, moi ?

**Antonio** : Ah ça ! Pour ta mère ! Elle est bien vivante et même très vivante ...

**Estrella** : Alors, c'est qu'elle a ressuscité !

**Antonio** : (faisant le tour de la table) Elle serait bien la seule après Jésus Christ lui-même !

**Estrella** : (tournant autour de la table) Et pourquoi pas Don Antonio ? Après tout, pourquoi pas ?

**Antonio** : Il paraît que cela ne se fait plus depuis un certain Lazare.

**Estrella** : Comme c'est dommage !

**Antonio** : Ce n'est pas beau de mentir, tourterelle.

**Estrella** : Oui mais qu'y-a-t-il de plus amusant surtout quand on est pauvre ?

**Antonio** : (même jeu) Voilà bien ce qui rapproche les riches des pauvres : ils savent tous mentir !

**Estrella** : (s'arrêtant, faussement suppliante) Il faut me pardonner, Don Antonio ; pour Luis .

**Antonio** : Tu l'as vu ?

**Estrella** : Non.

**Antonio** : Ah ! Petite abeille, je sais que tu me mens de nouveau.

**Estrella** : (elle repart dans l'autre sens) Pas à vous Don Antonio.

**Antonio** : (s'arrêtant, fatigué) C'est assez de courir. As-tu au moins regardé les lettres ?

**Estrella** : Les lettres ; quelles lettres ?

**Antonio** : Ces petits signes que j'ai mis sur le papier avant de partir d'ici.

**Estrella** : Oh! Je n'ai pas eu le temps !

**Antonio** : (la regardant fixement) Je le pensais. Luis est venu.

**Estrella** : Il est un peu venu, en effet ; pas longtemps.

**Antonio** : (souriant) Oui, il ne reste jamais en place. Même pour son vieux père.

**Estrella** : (se rapprochant) Voulez-vous de la perdrix Don Antonio, je l'ai un peu arrangée.

**Antonio** : (distrain) Non, non ma fille, je n'ai pas faim.

**Estrella** : (se plantant devant Antonio) Ah ça, comment m'avez-vous nommée ?

**Antonio** : Ma fille.

**Estrella** : (se mettant à genoux et le fixant intensément) Vous me cachez quelque chose, Don Antonio.

**Antonio** : (gêné et évasif) Noon, non petite.

**Estrella** : Je veux savoir !

**Antonio** : Ta mère m'a donné à manger et c'était délicieux.

**Estrella** : (se redressant fièrement) Ma mère sait tout faire d'un rien en cuisine.

**Antonio** : Oui. Elle sait tout faire très bien. Tu es sa digne fille.

**Estrella** : Je dois y aller maintenant.

**Antonio** : Où vas-tu ?

**Estrella** : Cela ne vous regarde pas, Don Antonio.

**Antonio** : Oh ! Pardon, sauterelle, envole-toi ! N'oublie pas de revenir si tu veux savoir lire et écrire un jour.

**Estrella** : Je reviendrai, je reviendrai. (elle lui pose un baiser sur le front et sort)

**Antonio** : Quelle anguille vive ! Autant vouloir retenir un lièvre en mars. Allez, va, cours ; essaie de rattraper mon Luis. Si tu y parviens, tu auras bien de la chance. (il se lève et va inspecter le fourneau) Elle en a laissé quand même ! Brave petite ! Je lui dois un fier service pour les brebis. Ces rouées avaient trouvé le passage, étroit comme un gratte-coude ! Et en bas de la tranchée qui coupe la montagne, elles avaient un peu d'eau et de l'herbe verte éclairée par le soleil du matin seulement. J'ai dû passer cent fois devant sans les voir ces mâtines qui se gardaient de bêler. Elles y seraient encore ! (un silence) Il faudra que j'entasse quelques cailloux à l'entrée tout de même... (se mettant à manger lentement le reste de la perdrix) Enfin, aujourd'hui je dois faire deux choses difficiles : la police et le patron. Demain sera mieux qui sait ? J'irai revoir cette gitane ... Peut-être ! Elle a le même sourire que toi, Cecilia. Qui sait, demain je reverrai peut-être Luis ...

RIDEAU

## ACTE III

La scène se passe au village, dans le cercle. Une pièce quasi vide avec quelques tables et chaises où traînent des journaux. Les murs crépis sont lépreux et de couleur ocre rouge. Dans un coin de la salle, une sorte de comptoir en bois où paresse un serveur dépenaillé. Les membres du cercle sont par petits groupes, devisant à voix basse. Don Pascual est assis à une table, vêtu d'un costume clair et coiffé d'un panama. Il se comporte comme l'homme important qu'il est et les autres personnes le traitent avec déférence. Antonio entre accompagné des deux gardes civils. Don Pascual feint de ne pas les voir.

**Antonio :** (se présentant devant la table de Don Pascual) Bonjour et mes respects, Don Pascual.

**Don Pascual :** (sans lever les yeux) Mmmm...

**Antonio :** C'est moi, Antonio, votre berger.

**Don Pascual :** (le regardant furtivement) Ah ! Te voilà misérable !

**Antonio :** Misérable je le suis, en effet.

**Don Pascual :** (le fixant) Et en plus il avoue !

**Antonio :** Oui, je suis un homme pauvre.

**Don Pascual :** (haussant le ton) Je ne parle pas de ça mais d'un berger qui égare les brebis, mes brebis.

**Antonio :** Elles étaient égarées, oui.

**Premier garde civil :** À quoi sers-tu berger ?

**Don Pascual :** Très bonne question!

**Antonio :** (fièrement) À nourrir et veiller les bêtes que l'on me confie.

**Don Pascual :** Et tu les laisses se perdre maintenant !

**Antonio** : Cela arrive parfois.

**Don Pascual** : Cela ne devrait pas arriver ! Une bête coûte cher.

**Antonio** : Je sais.

**Don Pascual** : Il en manque combien ?

**Second garde civil** : Deux, Don Pascual.

**Don Pascual** : (se tournant vers le garde) Toujours bien informée, la maréchaussée hein !

**Second garde civil** : (bombant le torse) Hombre ! C'est notre rôle.

**Don Pascual** : (s'adressant à Antonio) Deux brebis ! Rien que ça ! Je te croyais le meilleur berger de la province.

**Antonio** : Je le suis toujours.

**Don Pascual** : (ironique) Vous entendez cela vous autres ! (rires) Quel toupet ! (menaçant) Tu étais un bon berger, Antonio, jusqu'ici. Ne te moque pas de moi, sinon il t'en cuira.

**Antonio** : Je ne me moque pas.

**Premier garde civil** : Voilà votre récompense, Don Pascual, pour employer un chien de républicain ! Vous êtes trop bon ; moi, à votre place...

**Don Pascual** : (le fusillant du regard) Tu n'es pas à ma place, tournesol ! Approche, Antonio.

**Antonio** : (s'approchant, debout devant la table où se trouve Don Pascual) Il ne faut pas écouter ces hommes, Don Pascual. Ils ne m'aiment pas et ne savent pas tout.

**Don Pascual** : J'écoute qui me plaît d'écouter.

**Antonio** : Je n'en doute pas.

**Don Pascual** : (interpelant le serveur au bar) Juan ! Que peux-tu bien servir aujourd'hui ? J'ai faim.



**Le serveur** : Des oeufs frits, Don Pascual, avec des pommes de terre et des pois chiches.

**Don Pascual** : Vale, cela me changera de Madrid. Tu as du bon jambon ?

**Le serveur** : Don Pascual ! Ici le jambon est le meilleur !

**Don Pascual** : Je sais ! Je sais ! Ici tout le monde est le meilleur. (rires) J'aime bien manger quand il y a quelque décision à prendre. Antonio !

**Antonio** : (toujours debout et fier) Oui, Don Pascual.

**Don Pascual** : Qu'as-tu à dire pour ta défense ? (les gardes civils s'approchent insensiblement du propriétaire et l'encadrent. Le serveur amène promptement la commande et Don Pascual commence à manger) Oui. Oui, tu comprends, c'est ennuyeux ! À cette période de l'année remplacer des brebis est délicat. (il lève les yeux avec un sourire complice) Mais tu sais cela mieux que moi ! (il mastique bruyamment)

**Antonio** : Je connais le prix des bêtes comme tout ce qui a trait à elles. On vous a mal renseigné : l'été les brebis ne coûtent pas si cher. Elles ne sont pas grasses mais il faut en trouver de bonnes.

**Don Pascual** : (même jeu) Le bélier est déjà mort.

**Antonio** : Je vous avais prévenu, Don Pascual ; quand la bête se fait vieille ...

**Don Pascual** : (sarcastique) On l'abat.

**Antonio** : La maladie s'en charge bien avant.

**Don Pascual** : Juan ! Tes oeufs ! Ils doivent être du temps du roi Felipe ! Et les pois chiches je m'en servirai pour le sanglier ! Belles chevrotines que cela ferait ! (rires) Alors, que proposes-tu de faire, Antonio ?

**Antonio** : Il faut racheter un bélier, Don Pascual. Si vous le voulez, je le choisirai.

**Second garde civil** : Tu n'as pas compris encore. Il faut que l'on t'explique comment ?

**Antonio** : (feignant d'ignorer les gardes de chaque côté du propriétaire) Il le faut jeune mais point de trop. Sans cela ils mettent du temps à se faire au troupeau.

**Don Pascual** : (souriant) Toi, au moins, tu as de la constance.

**Antonio** : Je fais mon travail ; ce que je vous demande est honnête.

**Don Pascual** : Cela suffit homme ! Je ne vais pas faire la dépense d'un bélier pour quelqu'un qui égare les brebis ! Qui me dit qu'il n'y en a pas d'autres ?

**Antonio** : Moi je le dis. Deux brebis ont été perdues ; c'est vrai.

**Don Pascual** : Et je ne peux même pas les retenir sur ton salaire !

**Antonio** : Certes.

**Premier garde civil** : Voulez-vous qu'on le câline un peu, Don Pascual ?

**Don Pascual** : (agacé) Non, brutes que vous êtes ! Et si je te renvoyais ?

**Antonio** : (impassible) Vous feriez une erreur. Je suis le meilleur berger de la région et je n'aurai aucune peine à retrouver une place. Qui s'occuperait de vos troupeaux ? De toutes les manières vous n'avez aucune raison de me chasser.

**Don Pascual** : Ah ! Pourquoi ?

**Antonio** : Parce que les brebis sont retrouvées. (un silence)

**Don Pascual** : (interloqué) Retrouvées !

**Antonio** : (avec un sourire de satisfaction) Cette nuit même.

**Les deux gardes civils** : Tu mens !

**Antonio** : (les ignorant toujours) Voyez, Don Pascual, certaines personnes ne m'aiment pas.

**Second garde civil** : Tu as bien fait de venir faire viser tes papiers. Sans cela !

**Don Pascual** : (froidement) Silence ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Attention... Hé ! Je vous préviens ! Si l'on se moque ...

**Antonio** : Personne ne se moque ici sauf peut-être les poussins dans vos oeufs frits. (rires)

**Don Pascual** : (se levant d'un bond et faisant le tour de la table pour faire face à

Antonio) Écoute-moi, écoute-moi bien, berger. Tu prétends avoir retrouvé ces bêtes. Sont-elles vivantes ?

**Antonio** : Oui, Don Pascual.

**Don Pascual** : Indemnes ?

**Antonio** : Oui.

**Don Pascual** : Sans rien de fâcheux ?

**Antonio** : Non, sans aucune blessure.

**Don Pascual** : (le regardant sous le nez) Je... Je ne te crois pas.

**Antonio** : C'est dommage.

**Second garde civil** : Mentir à son patron est un délit.

**Antonio** : (ignorant le garde) Je ne mens jamais, Don Pascual.

**Premier garde civil** : Soit. Il y a un début à tout. Lorsque nous sommes passés chez lui, hier, il ne les avait pas retrouvées ; c'est lui-même qui nous l'a dit.

**Antonio** : (se frottant lentement la joue) Je m'en souviens encore.

**Don Pascual** : Qu'as-tu à répondre à ceci ?

**Antonio** : Chose égale. Plus une : je les ai retrouvées la nuit passée, comme je l'ai dit. (entre ses dents) Au diable les gardes civils !

**Second garde civil** : (menaçant) Qu'est-ce que tu marmonnes, sac à filasse ?

**Antonio** : (feignant toujours de l'ignorer) Elles étaient à La Loba.

**Don Pascual** : La Loba ? C'est dangereux par là !

**Antonio** : Non quand on sait où poser les pieds.

**Don Pascual** : Je continue à ne pas te croire.

**Antonio** : Ma parole, je vous la donne.

**Don Pascual** : (dubitatif) La parole d'un berger ?

**Antonio** : Ma parole ne vaut donc rien.

**Premier garde civil** : On aura tout vu.

**Don Pascual** : Je n'ai pas dit cela.

**Antonio** : Pourtant vous ne me croyez point.

**Don Pascual** : (gêné) Cela me paraît incroyable, voilà tout.

**Antonio** : Qu'est-ce qui est incroyable ? Que je dise la vérité ou bien que deux brebis soient vivantes dans une crevasse ? Pourtant il s'agit d'une seule chose.

**Don Pascual** : Ne joue pas avec les mots et une dernière fois, ne me nargue pas. Bon, je veux être magnanime, ce soir. C'est l'anniversaire de Doña Cynthia (congratulations dans l'assistance) ; je me dois d'être de bonne humeur ! Allons, berger ! Dis-moi : elles sont perdues et je te pardonne. Après tout, deux brebis ...

**Antonio** : Que faites-vous de ma fierté ? Non, Don Pascual; je dis la vérité et les brebis sont sauvées.

**Don Pascual** : (las) J'ai parfois envie de rester à Madrid. Là-bas, au moins, les hommes n'y sont pas têtus et les femmes encore moins ... (rires)

**Premier garde civil** : Tu peux compter sur une autre visite que nous te ferons.

**Antonio** : Puis-je m'en aller maintenant ?

**Don Pascual** : (très froid) Oui, tu peux partir berger mais c'est un dernier avertissement que je te donne. Je ne souffrirai aucune argutie, aucune autre incartade. Et je suis bien mal payé de ma patience. (désignant les gardes civils) Regarde-les ! Ils n'attendent que ça.

**Antonio** : (impassible) Je n'ai pas tout compris, Don Pascual. Vous employez des mots trop savants pour moi ; cela veut-il dire que vous me renvoyez ?

**Second garde civil** : Vous devriez le faire.

**Don Pascual** : Non, pas encore.

**Antonio** : (esquissant un léger sourire) Alors, ce jour est un bon jour ! En me

pressant un peu, je verrai le soleil se coucher sur le chemin du cortijo. Je verrai peut-être mon fils !

**Don Pascual** : (ému) Cela te suffit donc ?

**Antonio** : Bien sûr.

**Don Pascual** : Cela aussi je pourrais t'en priver.

**Antonio** : La ferme vous appartient, en effet.

**Second garde civil** : Pourquoi, tu veux l'acheter Antonio ? (les gardes civils s'esclaffent en compagnie de l'assistance)

**Antonio** : Avec quoi ? Un tel endroit ne s'achète pas, on l'emprunte. Même vous Don Pascual.

**Don Pascual** : Toujours anarchiste !

**Antonio** : Non, au contraire. Vous ne m'enlèverez pas mes souvenirs ; vous n'êtes pas le propriétaire du soleil et de la lune, de la chaleur, du ciel brillant. Vous me payez un peu pour tenir votre bien ; c'est égal, on en paye bien d'autres à ne rien faire que nuisance (il regarde fixement les gardes civils).

**Don Pascual** : Va-t-en, Antonio, avant que je te fasse jeter dehors !

**Antonio** : Bien le bonsoir à Doña Cynthia, Don Pascual. Que la joie guide ses pas car c'est à elle que je dois ma place aujourd'hui.

**Don Pascual** : En vérité, tu peux la remercier. (le curé et Tarifa entrent alors dans la salle)

**Le curé** : Díos ! Nous voilà au tribunal !

**Don Pascual** : Bien le bonjour, padre. Nous avons une petite explication avec Antonio.

**Le curé** : À propos des brebis, je suppose . Au moins une chose demeure en commun entre nous, berger : les brebis perdues.

**Antonio** : (souriant) Oh ! Vous avez beaucoup plus de travail que moi, padre !

**Le curé** : Moque-toi mécréant ! Il y a trop de païens ! Quand ce ne sont pas ceux-ci,

je dois me tourner vers les luxurieux (il jette un lourd regard à Don Pascual ; ce dernier prend l'air absent). Et quand ce ne sont pas les luxurieux, ce sont les avaricieux ! (la plupart des personnes présentes regardent le bas des murs) Enfin ! Voilà L'humanité ; Notre Seigneur est mort pour elle, c'est qu'elle en valait la peine...

**Antonio** : Je n'en suis pas si sûr.

**Le curé** : Ne blasphème pas, Antonio !

**Premier garde civil** : Tu insultes Jésus à présent !

**Antonio** : Je ne dis rien en mal, padre. Je trouve seulement que le Saigneur (il traîne sur le mot) tarde à venir pour mettre de l'ordre dans ce bordel.

**Le curé** : Pas de gros mots, Antonio !

**Antonio** : Convenez, padre, que ce monde est mal en point !

**Le curé** : (naïvement) Certes, Antonio. Ce monde va mal parce qu'il oublie les préceptes de Dieu.

**Antonio** : Les riches sont de plus en plus riches. (il jette un regard à Don Pascual)

**Le curé** : Oui.

**Antonio** : Les pauvres de plus en plus pauvres. (il regarde ses propres chaussures)

**Le curé** : Il y a trop de pauvres, hélas !

**Don Pascual** : (faisant mine de plaisanter) C'est dangereux quand nous avons trop de pauvres ; ils pensent à prendre aux riches et à l'Eglise. Cela fait longtemps que nous n'avons pas eu une bonne guerre.

**Le curé** : (horrifié) Don Pascual !

**Don Pascual** : Je plaisantais, padre.

**Le curé** : On ne plaisante pas avec ces choses, Don Pascual. Les véritables pauvres sont comme Jésus-Christ. Ils sont frères de Notre Seigneur et nous leur devons notre secours.

**Don Pascual** : Oui, oui , vous avez raison, padre. Mais comment reconnaître les pauvres véritables des simulateurs ? Ainsi, voici quelques mois à Madrid, j'ai été ému

par une pauvre qui se tenait en plein hiver devant le cercle des Beaux-Arts. (se tournant vers l'assistance) Je m'y rends au moins deux fois la semaine ; on y fait des rencontres passionnantes.

**Le curé** : Et bien ?

**Don Pascual** : Figurez-vous que pendant que je lui demandais son nom et le pourquoi de sa misère, elle en a profité pour me prendre mon portefeuille sans que je m'en aperçoive.

**Second garde civil** : Et il y avait beaucoup d'argent ?

**Don Pascual** : Non. Cinq cent mille pesetas.

**L'assistance et le curé** : Cinq cent mille pesetas !

**Antonio** : Ce que je gagne en trois ans.

**Le curé** : Le fruit de six mois de quête.

**Premier garde civil** : Six ans de prime de sortie.

**Don Pascual** : Ma parole, seriez vous ladres !

**Antonio** : C'est une question de grandeur, Don Pascual.

**Don Pascual** : À mon tour de ne pas te comprendre.

**Antonio** : C'est pourtant simple. Pour nous, ici où l'argent est rare, cent pesetas sont le début de la fortune !

**Le curé** : Tu exagères un peu, Antonio.

**Antonio** : À peine, padre. À peine.

**Le curé** : Alors, Don Pascual, cette pauvre ?

**Don Pascual** : Un des huissiers du cercle l'avait repérée ; il lui a mis la main dessus.

**Premier garde civil** : Vous l'avez faite arrêter, j'espère !

**Don Pascual** : Non.

**Second garde civil :** Pourquoi donc ?

**Don Pascual :** Elle était jolie (murmure approbateur dans l'assistance). Je lui ai même donné mille pesetas.

**L'assistance et le curé :** Mille pesetas !

**Antonio :** Deux grandes mesures de fourrage.

**Le curé :** Les cierges pour l'Office du dimanche.

**Les gardes civils :** Une cartouchière neuve !

**Don Pascual :** Décidément, ils sont tous radins !

**Le curé :** Vous avez accompli, malgré cela, une bonne action mon fils. Vous a-t-elle remercié au moins ?

**Don Pascual :** Non pas vraiment. Elle a demandé mille autres pesetas, prétendant qu'elle avait son vieux père à charge.

**Premier garde civil :** Par Satanás ! Pour une chula, elle ne manquait pas d'aplomb !

**Antonio :** Qui ne tente rien, n'a rien.

**Le curé :** Les avez-vous données ?

**Don Pascual :** Oui. Mais sous condition.

**Second garde civil :** Laquelle, Don Pascual ?

**Don Pascual :** (trionphant) Un baiser ! (exclamations de l'assistance)

**Antonio :** (à part) Voilà qu'il baise les pauvres à présent !

**Premier garde civil :** Pas de messe basse, Antonio !

**Antonio :** (l'ignorant toujours) Vous êtes redoutable, Don Pascual.

**Le curé :** Je ne sais si Notre Seigneur goûterait l'à-propos d'une telle charité.

**Don Pascual :** Allons, padre ! Un peu de modernité ! De plus il faisait froid, un baiser réchauffe les coeurs.



**Le curé** : Il réchauffe surtout les sangs. Vous a-t-elle donné ce ... Baiser.

**Don Pascual** : (hilare) Oh que oui! Même deux !

**Le curé** : Deux, Por Díos !

**Antonio** : C'est vous qui jurez, maintenant padre !

**Le curé** : Ne te mêle pas de ça, berger ! Ce n'est pas parce que tu as retrouvé tes deux brebis égarées que tu dois donner des leçons.

**Tarifa** : (resté silencieux tout en observant) Que de bruit pour deux brebis bien vivantes ! Qu'est-ce que cela serait si elles étaient mortes !

**Antonio** : Ça, nous venons d'en parler longuement avant ton arrivée, monsieur le contremaître !

**Tarifa** : Et ils ne te croient pas, Prince des braconniers !

**Antonio** : (se plaçant sous le nez de Tarifa) tu m'insultes à présent ?

**Tarifa** : (hilare) Tout le monde sait ce que tu fais et tout le monde s'en fout sauf les lapins et ces deux-là. (il montre les gardes civils)

**Don Pascual** : (réprimant un rire) Oh ! Voilà peu de chose.

**Tarifa** : (se tournant vers Don Pascual) Antonio n'a pas menti, Don Pascual ; il a bien retrouvé ces deux bêtes. Je les ai vues dans l'enclos du cortijo ce matin.

**Don Pascual** : (gêné) Tu les a vues à la ferme ?

**Tarifa** : Pour sûr, c'étaient les seules, cela se remarque !

**Don Pascual** : Et les autres où étaient-elles ?

**Antonio** : Cela me regarde.

**Don Pascual** : (irrité) Ah ! Berger ! Tu abuses !

**Tarifa** : (souriant) À la combe de Rioseco, probablement ...

**Antonio** : (moqueur) Qui sait, on pourrait faire de toi quelque chose ! (le toisant) Oh mais non, en vérité tu sens trop le charbon !

**Tarifa** : Voilà bien les amis : on les tire d'un mauvais pas et ils vous disent des choses aimables, des douceurs dont on se passerait.

**Antonio** : J'aurais pu dire que tu puais le charbon.

**Tarifa** : Tu le penses si fort !

**Le curé** : Cela suffit vous deux ! Moi aussi j'ai vu ces brebis, Don Pascual.

**Don Pascual** : Vraiment ? Vous vous aventurez bien loin dans la campagne, padre.

**Le curé** : On entend mieux la parole divine dans le désert. J'ai l'habitude de cheminer ainsi tout en lisant les Saintes Écritures.

**Antonio** : Cela vous jouera un mauvais tour un de ces jours. Vous pourriez tomber dans un de ces trous d'obus que certains ont oublié de reboucher. (il a un léger mouvement de tête vers les gardes civils)

**Premier garde civil** : Pour acte ! Ces chiens de communistes ne sont plus là pour le faire.

**Second garde civil** : Il y en a un peu trop de ces trous... On murmure que certains obus n'ont pas tous éclaté.

**Le curé** : (effrayé) Mais ... Je ... Je ne savais pas tout cela !

**Antonio** : Vous êtes jeune, padre ; vous ignorez encore beaucoup de choses en ce pays de fous. (il fixe avec insistance les gardes)

**Le curé** : (le regardant avec sympathie) Pour toi, Antonio, je sais (se tournant vers Tarifa) Quant à vous aussi. (même jeu avec Don Pascual) Il faut faire pénitence, mon fils ! (même jeu à la cantonade) Tachez de moins boire et de jouer, de moins jurer et d'observer les préceptes du Seigneur. (il se détourne et sort)

**Don Pascual** : ( à tous) Le vin n'est-il point le sang de Jésus ? J'offre la tournée pour l'anniversaire de Doña Cynthia (approbation de tous sauf Antonio qui reste silencieux). Tu n'as pas soif, berger ?

**Antonio** : (froidement) Avec votre permission, Don Pascual, je boirai plus tard.

**Don Pascual** : Tu ne veux pas trinquer à la santé de ta patronne !

**Antonio** : Cela n'a rien à voir.

**Don Pascual** : Mais encore.

**Antonio** : Vous ne m'avez pas cru tout à l'heure devant tout ce monde. (il fait un geste large) Il a fallu qu'un prêtre et un contremaître des mines s'y mettent pour que vous révisiez votre jugement. Le faible compte donc peu.

**Don Pascual** : (embarrassé) Bon ... Oui, oui. Comprends-moi, berger ! J'ai cru ce que l'on me disait à ton propos.

**Antonio** : Il ne faut pas donner crédit aux racontars.

**Don Pascual** : (même jeu, alors qu'on lui tend un verre de vin) Allez, allez, te voici bien fier comme un hidalgo ; j'ai eu tort voilà tout !

**Antonio** : Votre seigneurie l'a bien facile !

**Don Pascual** : (buvant son vin) Je pourrais ne pas m'excuser.

**Antonio** : Rien ne vous en empêche, votre excellence.

**Don Pascual** : (tendant son verre pour qu'on le remplisse) Ah ça ! Mais que te faut-il de plus ?

**Antonio** : Rien ... Il ne me faut rien du tout.

**Tarifa** : Moi, j'ai une idée, Don Pascual.

**Don Pascual** : Dites-moi. (Tarifa s'approche et lui glisse quelques mots à l'oreille) Aaaaah ! Fort bien. Silence vous tous ! (il se met à arpenter la salle) Les brebis sont retrouvées et j'en suis content ! Oui ! Vraiment. Le Sauveur ne dit-il pas que le berger doit plutôt chercher les égarées que se soucier du reste du troupeau ? (murmure approbateur ; il prend Antonio par l'épaule) C'est toi, Antonio, le bon berger qui les a remises sur le droit chemin, celui de mon domaine. Tu as toute ma confiance ; je te charge de choisir un nouveau bélier pour le troupeau. Peu importe le prix ! Mais ... Attention ... Hein ! (Don Pascual lance une oeillette complice à toute l'assistance et fait plusieurs fois le geste de lancer les coudes en arrière, les poings fermés) Qu'il ne ménage pas ses efforts, le bougre ! (rire général, sauf Antonio qui sourit)

**Antonio** : Voilà une bonne décision, Don Pascual. Vous n'aurez pas à vous plaindre.

**Don Pascual** : Je n'ai pas fini ! (il se tourne vers les deux gardes civils qui boivent un peu à l'écart, la mine contrite) Quant à ceux qui colportent des fausses nouvelles, je

les mets en garde. (leur tournant le dos) Que leurs bouches mâchent bien leurs paroles avant de les laisser partir de par le vaste monde. D'ailleurs le monde est si vaste que l'on a vu certains se retrouver à l'autre bout, dans des endroits impossibles.

**Tarifa** : (faussement ébahi) Plus impossible qu'ici, Don Pascual ?

**Don Pascual** : (terrible) Pour vrai !

**Tarifa** : Cela ne se peut !

**Don Pascual** : (encore plus terrible) J'ai pourtant ce petit pouvoir...

**Tarifa** : (même jeu) Mais... Mais comment, Don Pascual ?

**Don Pascual** : (soudain l'air très détaché) Il se trouve qu'un cousin de ma femme n'est autre que le Teniente Général de la Garde civile provinciale.

**Tarifa** : (très impressionné) Oooh ! Cela doit aider assurément !

**Don Pascual** : (même jeu) Parfois oui ... (les deux gardes civils, atterrés, se rapprochent insensiblement de la sortie) Un autre cousin de ma femme travaille au Ministère de l'Intérieur ... Chef de cabinet du Ministre, je crois ...

**Tarifa** : Noon ... Un Ministre c'est presque Dieu !

**Don Pascual** : (regardant avec insistance le bout de ses doigts) Vous vous souvenez de cet administrateur un peu trop zélé , Ignacio Mendoza était son nom ou plutôt Leonardo... (perplexe) Non, non, il s'appelait Vicente Moscoso. Ah ! Pas celui-là non plus ... Baste ! j'ai la mémoire bien mauvaise aujourd'hui ! Juan! Qu'as-tu mis dans ton vin ?

**Juan** : (terrifié) Rien que du bon raisin, Don Pascual, plus un peu de mon aguardiente pour faire monter le degré (rire général).

**Don Pascual** : Je m'en doutais (vidant son verre d'un trait). Enfin, peu importe le nom ; il s'est retrouvé chez les Catalans ou chez les Basques, je ne sais plus.

**Tarifa** : En effet, c'est le bout du monde ! Et ils nous le rendent bien ! (les deux gardes civils sortent en courant ; l'assistance éclate de rire et applaudit)

**Antonio** : Quel courage !

**Don Pascual** : Tu vois, mon bon Antonio, c'était pour rire !

**Antonio** : Vous avez une drôle de façon de rire chez les ... (Tarifa lui prend le bras)  
Chez vous.

**Don Pascual** : Le tout est de rire ; pas vrai, mes amis ? (approbation de tous)

**Tarifa** : Dites-moi, Don Pascual, vous avez vraiment des parents aussi haut placés ?

**Don Pascual** : Pour sûr, Tarifa. J'ai même un autre cousin de ma femme dans la marine. Celui-là ne me sert pas beaucoup ; il se nomme Altamira y Provecho. Don Fadrique Altamira y Provecho de la Salud de Díos que el Mar Descubre Cuando Hace Frío.

**Tarifa** : Olé ! À son âme ! Il travaille au Ministère lui aussi ?

**Don Pascual** : Non. Je crois qu'il commande une frégate ou un aviso.

**Tarifa** : (rêveur) J'ai toujours rêvé de devenir marin. La mer, l'aventure, les femmes dans les ports...

**Don Pascual** : N'y songe plus mon ami. Mon cousin déteste la mer ; il dit que ça pue le mazout partout de la cale au mat de radar. D'ailleurs ils ont vendu le radar pour repeindre le bateau ! (rires) De temps en temps il se fait un trou dans la coque parce que l'on a éternué trop fort ou que le serveur du carré des officiers a laissé tomber une petite cuillère ! (rires)

**Tarifa** : (faisant à Antonio le geste pour les gens ivres en faisant tourner son poing fermé sur le bout du nez) Ah, là, Don Pascual, vous vous moquez de nous !

**Don Pascual** : Non, pour Dieu, non ! S'il vous entendait, il serait furieux mon beau cousin de marin. Mon cousin marin ; mon marin cousin quoi ! (il titube un peu)  
D'ailleurs ! D'ailleurs ! C'est lui qui a défendu Cuba contre toute la marine américaine !

**Tarifa** : Vraiment !

**Antonio** : Mais c'était en 1898, Don Pascual !

**Don Pascual** : Il y a si longtemps ? Comme le temps passe ! Où en étais-je ?

**Tarifa** : La défense de Cuba.

**Don Pascual** : Il s'y est couvert de gloire en empêchant les Américains de débarquer.

**Tarifa** : Et que s'est-il passé ?

**Don Pascual** : Ils ont débarqué quand même.

**Tarifa** : Comment cela ?

**Don Pascual** : (buvant encore) De l'autre côté de l'île, pardi !

**Tarifa** : Il ne s'en est pas aperçu ?

**Don Pascual** : Mon cousin est un homme exceptionnel ; lorsqu'il a compris la ruse des ennemis, il a fait le tour de Cuba à toute vapeur.

**Tarifa** : Et alors, et alors !

**Don Pascual** : Pour tomber sur la flotte américaine au grand complet. Alors, n'écoutant que son courage, il a foncé sur le plus gros des cuirassés.

**Tarifa** : Quel homme ! (murmures d'approbation)

**Don Pascual** : (lyrique) Les machines donnaient à plein, les tôles grinçaient, la chaleur était effroyable dans les soutes où mon cousin, parmi ses hommes, chargeait le charbon à mains nues dans la gueule des chaudières incandescentes.

**Antonio** : À mains nues ! Un officier ! Et dans les soutes ! Vous n'avez pas dit que le navire marchait au mazout ?

**Don Pascual** : Il y avait aussi du charbon ! Les Américains l'avaient vu venir à son panache de fumée noire comme l'enfer et ils commencèrent à lui tirer dessus. Un premier obus tombe sur la timonerie et la met en pièces. Un autre s'abat sur la première tourelle, il n'en reste rien.

**Tarifa** : Mon Dieu ! Ils ne ripostent pas ?

**Don Pascual** : Bien sur que si ! Ces héros prennent tout ce qui est à leur portée : des fusils, des revolvers, des haches, les cordages des haubans ...

**Antonio** : Mais il n'y a pas de haubans en corde dans un aviso ...

**Tarifa** : Ne l'interrompt pas, Antonio ! Alors ? Alors ? (toute l'assistance se regroupe autour de Don Pascual sauf Antonio)

**Don Pascual** : Le bateau tient à peine sur l'eau; son pont est sans cesse ravagé par la mitraille. Les valeureux Espagnols ne bronchent pas d'un pouce alors que la mort les fauche un à un. Il faut tenir le cap !

**Tarifa** : Magnifique !

**Antonio** : Stupide !

**Don Pascual** : Le San Felipe - c'est le nom du bateau de mon cousin - se réduit bientôt à un ponton couvert de débris et jonché de cadavres. Il continue pourtant roide comme la Justice, terrible lame acérée du courage malheureux !

**Tarifa** : (battant des mains) Superbe ! Superbe ! Viva España !

**Antonio** : (secouant la tête) Bah !

**Don Pascual** : Alors mon cousin se dresse parmi les quelques survivants, tire son sabre et jetant le navire sur le cuirassé ennemi, monte à l'abordage au cri de "Adelante España ! Santiago !" (il se découvre ; un grand silence)

**Tarifa** : (au comble de l'excitation) Et puis ... Parlez, Don Pascual ! Parlez !

**Don Pascual** : (froidement) Là, les versions diffèrent dans la famille.

**Tarifa** : Que voulez-vous dire ?

**Don Pascual** : Certains, les cousins de Belmez qui ne nous aiment pas beaucoup, prétendent qu'il a coulé parce que l'une des machines a percé la coque à force de vibrations, bien avant de voir un seul américain. Ce sont des calomnies.

**Tarifa** : Pour sûr, pour sûr.

**Don Pascual** : Les autres cousins de Soria qui nous détestent, disent qu'il s'est rendu aux Américains et qu'il a fini par diriger une plantation de tabac. Ce sont des vilénies.

**Tarifa** : En effet, ce serait incroyable !

**Don Pascual** : (buvant un autre verre) Je préfère la version officielle : mon cousin Altamira y Provecho de la Salud de Díos que el Mar Descubre Cuando Hace Frío, s'est frayé un passage à coups de sabre jusqu'au commandant du cuirassé qui était en fait un amiral et là, lui posant la pointe exquise sur la gorge, il lui dit très calme ... (silence)

**Tarifa** : Vous nous faites mourir, Don Pascual !

**Don Pascual** : Mon cousin dit au yankee : “Avez-vous une fille ?” L’autre répond que oui. “ Est-elle jolie ?” Même réponse... (silence)

**Tarifa** : Pitié !

**Don Pascual** : (rayonnant) Et mon cousin eut ce trait sublime : “Je vous l’échange contre mon bateau !” (silence)

**Tarifa** : (après un long moment de stupeur) Je ... Mais ... C’est tout ! Qu’arriva-t-il après ?

**Don Pascual** : Ils se sont mariés, bien entendu !

**Tarifa** : (bégayant) Votre cousin et l’amiral américain ? (hilarité générale)

**Don Pascual** : Mais non, bourrique ! Mon cousin et la fille de l’amiral américain !

**Antonio** : Quelle belle histoire, Don Pascual! Toutefois, à supposer que votre cousin ait eu trente ans à l’époque, cela lui ferait cent sept ans aujourd’hui.

**Don Pascual** : (impassible) Alors, j’ai dû me tromper de cousin. (l’hilarité redouble de plus belle. Antonio se met à rire lui aussi en frappant sur le dos de Tarifa qui se secoue en cadence) Allons mes amis, y en a-t-il qui veulent venir avec moi donner l’aubade à Doña Cynthia ?

**Tous** : Oui ! Oui ! Bravo !

**Don Pascual** : Que l’on mande des musiciens et avec moi ! (on entend une musique joyeuse, tous sortent sauf Tarifa et Antonio)

**Tarifa** : Quel homme étrange, ce Don Pascual !

**Antonio** : Oui. Tu vois, Tarifa, les puissants savent toujours avoir raison.

**Tarifa** : Celui-là n’est pas bien méchant .

**Antonio** : Je ne sais la pire des choses : celui qui frappe ou celui qui flatte avant de cogner.



**Tarifa** : Tu t'en es bien sorti, aujourd'hui.

**Antonio** : Oui. Merci, mon ami; sans toi ...

**Tarifa** : Et le curé.

**Antonio** : Certes, le curé y a jeté son petit sermon.

**Tarifa** : Alors, j'ai bien fait de l'amener ici.

**Antonio** : (touché) Tu as fait cela ?

**Tarifa** : (les yeux au sol) Bien entendu ; deux voix valent mieux qu'une.

**Antonio** : Tu lui as montré les bêtes !

**Tarifa** : Pour la bonne forme.

**Antonio** : (lui donnant une grande claque sur l'épaule) Ce cher Tarifa a tout manigancé !

**Tarifa** : Je n'ai rien manigancé puisque tu disais vrai. Ceci dit, les propriétaires sont si étranges ... Il m'a bien eu avec son histoire de cousin !

**Antonio** : Voilà à quoi sert l'instruction.

**Tarifa** : Tu as tort. Nul n'a besoin de s'instruire pour conter des farces.

**Antonio** : Accordé ! Toutefois cela permet d'employer des mots très savants ; le récit n'en prend que mieux.

**Tarifa** : (le regardant du coin de l'oeil) Je suis certain que tu serais capable de faire meilleur !

**Antonio** : Qui sait ? (un silence où ils boivent côte à côte) Oui, qui sait ? La mouche n'a pas de préjugés ; elle se pose sur la figure du roi puis sur le cul de son cheval. (il pose délicatement son verre) Je te raconterai peut-être un jour une de mes histoires.

**Tarifa** : C'est vrai ?

**Antonio** : Oui, mais elle n'a pas le même panache que celle de notre vénéré propriétaire.

**Tarifa** : En attendant ?

**Antonio** : Tu as un jardin, Tarifa ?

**Tarifa** : Oui. Ma femme aime les légumes.

**Antonio** : Cultive-le bien. (ils sortent)

RIDEAU

## ACTE IV

Dans la lande, sous la lune pendant la nuit. La scène se déroule dans une petite cuvette surmontée d'un tertre avec une pierre dressée. Au milieu de ce paysage désolé, trois soldats républicains montent la garde dont un semble dormir, allongé sur le sol.

**Le premier soldat :** (regardant avec peine sa montre) Ma foi ! Il est onze heures.

**Le second soldat :** (moqueur) De quelle année ? De quel siècle ?

**Le premier soldat :** Peu importe ! Ce que j'en sais, moi ! Il est onze heures ; c'est l'heure de renforcer la garde.

**Le second soldat :** Tu crois que ces cochons de fascistes vont nous attaquer ?

**Le premier soldat :** Pour vrai, comme toutes les nuits. Ça les amuse de ramper comme des serpents entre les pierres.

**Le second soldat :** Chaque fois plus nombreux.

**Le premier soldat :** Oui mais ils ne passeront pas.

**Le second soldat :** Il nous faudrait un peu plus de balles pour cela, de meilleurs fusils et quelques chiques de bon tabac.

**Le premier soldat :** Où tu te crois, homme ? Au Kolkhoze, chez les frères soviétiques ? Là-bas, ils ont tout par leur travail et la paix. Nous, on fait ce qu'on peut avec ce que l'on a.

**Le second soldat :** Pour sûr, pour sûr. Tout de même, un peu de tabac ...

**Le premier soldat :** Va réveiller le camarade, ces fumiers ne devraient pas tarder.

**Le second soldat :** Un petit moment encore ; il est si jeune.

**Le premier soldat :** Je sais, il pourrait être mon fils.

**Le second soldat :** Tu ne m'avais jamais dit que tu avais un fils.

**Le premier soldat :** Tu ne l'as pas demandé.

**Le second soldat :** Sale tête d'aragonais !

**Le premier soldat :** Foutu catalan !

**Le second soldat :** (allant secouer le troisième soldat) Debout, amigo, debout ; c'est l'heure.

**Le troisième soldat :** (encore endormi) Hmmm ! Quoi ... Que ... (se tournant)  
Sommeil ... Encore ...

**Le second soldat :** (le secouant encore en riant) Voyez-moi ce matamore ! Si tu ne te lèves pas maintenant, tu auras droit à la bonne caresse de nos chers amis ; tu sais, les copains d'un petit général moustachu ...

**Le troisième soldat :** (même jeu) Cinq minutes ... Mmm ... Juste cinq ...

**Le second soldat :** Bon, tu l'auras voulu (un court silence). Moi, à ta place, je m'énerverais parce que cela fait le douzième pou que je te balance dans ta capote sans que tu t'en aperçoives.

**Le troisième soldat :** (se levant d'un bond en se grattant de tout le corps) Aaah ! Le cochon ! Il a fait ça !

**Le second soldat :** Douze poux, comme les douze apôtres ! Il leur manque leur seigneur. Tiens (il fait mine d'en trouver un sous son aisselle), en voilà un bien gros qui conviendra.

**Le troisième soldat :** (mettant une bonne distance entre lui et son compagnon) Y a plus de vieillesse ! On peut plus compter sur ses aînés !

**Le second soldat :** Je ne suis pas si vieux que cela, j'ai quarante ans. Alors, tu le veux, ce pou ?

**Le troisième soldat :** Tu sais où tu peux te le mettre !

**Le premier soldat :** (faisant un geste de la main pour les faire taire) Allons, vous

autres ! Moins de bruit, que diable ! On dirait un troupeau de femmes au sabbat ! Les fascistes vont nous tirer comme des lapins.

**Le second et le troisième soldat :** Bon, bon ... (ils se regroupent lentement et se mettent en position sur le tertre)

**Le troisième soldat :** Vous voyez quelque chose ?

**Le premier soldat :** Silence !

**Le second soldat :** (au premier) Tu crois qu'on s'en tirera, cette fois ?

**Le premier soldat :** Il faut tenir la position ; ce sont les ordres.

**Le second soldat :** (moqueur) Oui ... Les ordres !

**Le premier soldat :** Tu t'es engagé pour défendre la Liberté, non ?

**Le second soldat :** Je l'ai fait pour ma Catalogne !

**Le premier soldat :** Vous autres, Catalans, vous ne pensez qu'à vivre seuls !

**Le second soldat :** Les Aragonais ne pensent qu'à leur porte-monnaie.

**Le premier soldat :** Parce que les Catalans crachent dessus, peut-être ?

**Le second soldat :** Nous voulons notre indépendance et ce ne sont pas les fascistes ni la République qui nous la donneront. Entre deux maux il faut choisir le moindre.

**Le premier soldat :** (regardant son compagnon de travers) Pauvre Espagne !

**Le second soldat :** Je n'ai que faire de ton Espagne ! Elle ne nous a apporté que du malheur !

**Le troisième soldat :** En attendant voici du nouveau malheur : on vient . (ils mettent en joue. Un silence)

**Luis :** (à voix basse) Holà! La République ! C'est moi, Luis ! Ne tirez pas !

**Le second soldat :** C'est Luis, ce bon Luis !

**Le premier soldat :** Je me méfie ; les fascistes l'ont peut-être capturé. C'est peut-être un piège.

**Le troisième soldat :** C'est bien Luis. Je le vois et il vient seul.

**Le second soldat :** Viens Luis, nous sommes ici ! (Luis franchit le sommet du tertre et déboule parmi les soldats)

**Luis :** Salut à vous ! La lune est belle ce soir.

**Le premier soldat :** Tu as vu les autres en face ?

**Luis :** Non. Pas un.

**Le second soldat :** Tu crois qu'ils sont partis ou qu'ils attendent qu'on s'avance ?

**Le premier soldat :** Tout ceci ne me dit rien qui vaille du bon.

**Luis :** Moi, je n'ai vu âme bouger au droit d'ici. Par contre près de Los Arcos, il y a du feu.

**Le troisième soldat :** tu es certain, Luis ?

**Luis :** Comme de ma première dent.

**Le premier soldat :** Los Arcos est à trois kilomètres, dans une petite combe. Si l'on marche une petite heure sans faire de bruit, nous pouvons les surprendre.

**Le second soldat :** Ils ont dû se dire la même chose, à mon avis.

**Le troisième soldat :** Et puis on doit tenir la position, pas vrai ?

**Le premier soldat :** Oui. Ce sont les ordres.

**Le second soldat :** Toi et tes foutus ordres !

**Le premier soldat :** Cela se voit que Mûsieur était cossu dans le civil. Moi j'étais charpentier ; un homme du bois, cela obéit !

**Le second soldat :** De quel bois ? Celui dont on fait les pipes ? Les billes ? Tu as la pine de bois aussi ? Hé ! Les gars, on va l'appeler Pinnochio, le bon petit soldat à la pine de bois ! (le premier soldat se jette sur lui)

**Le troisième soldat :** Pauvre Espagne !

**Le second et le premier soldat :** Tu sais où tu peux la mettre !

**Luis :** (les séparant doucement) Allons, mes amis, allons. La lune brille. Tout est calme. Profitez un peu de cette paix. (les autres, honteux, se séparent)

**Le premier soldat :** Tu as raison, Luis.

**Le second soldat :** Comme toujours.

**Le troisième soldat :** Cher Luis ! Dis-nous une de tes belles histoires ; je suis triste ce soir.

**Luis :** Si vous voulez. (un silence) Il y a très longtemps de cela Dieu créa le Soleil, la Lune et la Terre, puis il les abandonna pensant avoir fait tout ce qui devait être fait. Le Soleil et la Lune, tour à tour, contemplèrent la Terre sans rien dire, très longtemps, très longtemps. La Terre ne disait rien, occupée à tresser ses cheveux d'eau et à parer ses montagnes de neiges éclatantes. Le Soleil et la Lune, forcément, tombèrent amoureux de la Terre qui n'en savait rien ; au gré du temps cet amour fut violent, passionné ... (un silence)

**Le troisième soldat :** Et alors, Luis ?

**Le premier soldat :** Tais-toi !

**Luis :** Le premier, le Soleil parla à son aimée et lui dit : Dieu m'a fait grand, flamboyant, plus puissant que toute étoile dans l'obscur espace. C'est moi qui te donne clarté, chaleur, lumière pour ta beauté. Aimons-nous et j'aurai de toi des fils splendides. La Terre contempla le Soleil, au milieu de midi et répondit : Pourquoi vouloir des fils alors que j'ai toute ma suffisance ? Celles et ceux qui ont des fils passent leur vie à les élever à la condition d'homme puis ils doivent mourir. Je suis libre et je veux le rester, je n'aurai pas de fils. En second, la lune à son tour lui adressa la parole : Dieu m'a faite orgueilleuse et brillante, toute frappée d'argent pour attirer les eaux. C'est moi qui t'offre tes sortilèges, la profondeur des nuits où repose ta splendeur. Aimons-nous et j'aurai de toi des filles magnifiques. La Terre observa la Lune, au milieu de minuit et fit cette réponse : Pourquoi vouloir des filles alors que je suis femme ? Celles et ceux qui ont des filles passent leur vie à craindre pour leur vertu avant qu'elles soient vieilles. Les filles n'ont pas de vertu ; je suis libre et je veux le rester. Je n'aurai pas de filles.

**Le second soldat :** Quelle étrange histoire ! Comment finit-elle ?

**Le premier soldat :** Vas-tu te taire !

**Luis** : Le Soleil et la Lune furent furieux des réponses de la Terre. Le premier devint plus blanc que les crocs du loup et le seconde plus blanche que l'effrayante hermine. Le Soleil cria donc à la Terre : puisqu'il en est ainsi, tu auras non des fils mais des déserts brûlants. Nulle eau n'y viendra, nul n'y pourra vivre. La Lune murmura à la Terre : puisque tu ne veux pas tu auras non des filles mais des glaces pesantes et froides mais aussi des démons pour peupler chaque nuit. (un silence)  
La Terre supplia ses deux amants en vain puis ces choses se firent ... (un silence)  
Longtemps... Bien longtemps après elle céda au Soleil et à la Lune. Mais quand il n'y a plus d'amour ! ...

**Le Troisième soldat** : Qu'advint-il ? Dis-nous !

**Le premier soldat** : Oui ! Dis-nous !

**Luis** : (rêveur) Les nouveaux hommes naquirent de cette union du Soleil et de la Lune car il existe deux sortes d'hommes.

**Le premier soldat** : Et les femmes ?

**Luis** : Les femmes sont nées de la mer.

**Le second soldat** : Que font les hommes nés du Soleil et ceux de la Lune ?

**Luis** : Ils se font la guerre !

**Le troisième soldat** : Sans fin ?

**Luis** : Oui. Sans fin.

**Le premier soldat** : Et nous, de quel côté sommes-nous ?

**Luis** : (les regardant longuement tour à tour) Vous êtes des soleils égarés dans la nuit. (un grand silence se fait. Luis regarde le ciel et les soldats baissent la tête)

**Le premier soldat** : (ému) Tu es un poète, Luis. Merci pour cette belle histoire.

**Le second soldat** : (même jeu) Tu dis vrai, Luis.

**Le troisième soldat** : C'était beau Luis mais un peu triste.

**Le premier soldat** : (le prenant par l'épaule) Tu es jeune encore.



**Le troisième soldat :** Moi aussi je peux raconter une histoire ?

**Le second soldat :** (ironique) Que vas-tu nous sortir encore ?

**Le troisième soldat :** Ce n'est pas de la fesse, je le jure !

**Le premier soldat :** Bon, vas-y.

**Le troisième soldat :** Tu veux bien, Luis ?

**Luis :** Mais oui.

**Le troisième soldat :** (éternuant bruyamment) Voilà. Avant d'être ici j'étais avec un copain au régiment de Biscaye. Comme on était pays, on nous voyait partout ensemble à tel point que l'on nous prenait pour des frères. Lui, il s'appelait Jacinto mais on lui donnait le surnom de " Bel-oeil" parce qu'il était vairon.

**Le second soldat :** C'est quoi ça ? Je ne connais pas cette région.

**Le premier soldat :** Idiot, ça veut dire qu'il avait un oeil bleu et l'autre marron !

**Le second soldat :** Ah ! Et il n'était pas aveugle ?

**Le premier soldat :** (lui donnant une tape) Cet abruti ! Laisse-le poursuivre !

**Le troisième soldat :** De temps en temps, pour les permes, il fallait prendre le train. Chez nous les trains sont toujours bondés parce que la République aime les trains bondés, cela fait peuple. (tous rient) Mon copain, Bel -oeil, ça l'agaçait de passer des heures debout. Aussi il avait trouvé un moyen infallible d'avoir de la place.

**Le second soldat :** Tu rigoles ! Je ne te crois pas. Dans les trains, de la place! (se tournant vers le premier soldat) Tu y crois, toi ?

**Le premier soldat :** Pas vraiment.

**Le troisième soldat :** Attendez ! Il s'était fabriqué une fausse morve, plus vraie que vraie. Il se la mettait dans une narine, sur la lèvre supérieure. Puis il prenait son air le plus bovidesque et se plantait là, au milieu des gens d'un compartiment, en grand échalas de dépendeur d'andouilles qu'il était.

**Luis :** (amusé) Et puis ?

**Le troisième soldat :** Lentement, en cadence, il léchait la fausse morve en

accompagnant ceci de quelques reniflades bien senties pour attirer l'attention. Peu à peu les gens devenaient verts et ils s'en allaient en commençant par les femmes.

**Le second soldat :** Pas un ne résistait ?

**Le troisième soldat :** Si. Une fois un vieux pépé a fait de la résistance ; Bel-oeil s'est obstiné à tel point que le vieux a sorti son mouchoir pour lui permettre de se soulager en lui disant : " Tenez, monsieur, vous en avez plus besoin que moi ". Et Bel-oeil a fini par s'apercevoir qu'il avait affaire à un aveugle. (tous rient)

**Le premier soldat :** Pouah ! Ton histoire est écoeurante.

**Le troisième soldat :** Peut-être mais ça marchait !

**Le second soldat :** Il n'avait pas un truc infallible pour les femmes ?

**Le premier soldat :** Ah ! Non ! En voilà trop. On avait dit une seule histoire !

**Le troisième soldat :** Oui, il avait un truc : il était beau gosse.

**Le second soldat :** La vie n'est pas juste !

**Le premier soldat :** (hilare) Tu as du travail ! Avec de l'eau de Cologne on fait passer même la Catalogne !

**Le second soldat :** (serrant les poings) Toi, tu vas prendre sur le nez ! Au cuir du porte-monnaie, on voit l'aragonais ! (ils s'empoignent ; Luis les sépare)

**Luis :** Allez ! Vous n'allez pas vous chamailler pour si peu. La lune est belle ce soir.

**Le premier soldat :** Il l'a cherché !

**Le second soldat :** Il m'a énervé !

**Le troisième soldat :** Pauvre Espagne !

**Le premier et le second soldat :** (se tournant vers leur collègue) Toi, le basque, ferme ta gueule !

**Le troisième soldat :** Puisque c'est ainsi, je ne raconterai plus rien.

**Le premier et le second soldat :** Parfait, parfait.

**Luis** : (au troisième soldat) Dis-moi, ton ami Bel-oeil, en quoi il avait fait sa fausse morve ?

**Le premier soldat** : Voilà que Luis s'y met maintenant !

**Le troisième soldat** : Attends voir ! C'est juste, je ne sais pas. Peut-être de la pâte de verre. Ah ! Mais non ! C'était pas transparent; plutôt ...

**Les deux autres soldats**: Assez ! Assez !

**Le troisième soldat** : Il me semble que en pâte à modeler ... De la mie de pain peut-être ... Avec un peu de peinture ... (les deux autres soldats lui tombent dessus et lui donnent force bourrades dans le dos. Tous se mettent à rire)

**Le premier soldat** : (après un moment) Oouu ! J'ai mal aux côtes de rire !

**Le second soldat** : Ahi ! Ahi ! Que c'est bon ! Ahi ! Ahi !

**Le troisième soldat** : (assis par terre) On dirait un âne des Asturies !

**Luis** : (soudain sérieux) On vient !

**Le premier soldat** : À vos armes ! Ce sont les fascistes ! (tous prennent leurs armes et se mettent en position de défense sur le tertre. Un moment passe)

**Le second soldat** : Tu as dû te tromper, Luis. Je n'entends ni ne vois rien. Les poètes ne sont pas des soldats.

**Luis** : Je sais que l'on vient. Un homme seul.

**Le premier soldat** : Bon. Assez rêvé vous autres. Nous avons une petite visite de politesse à rendre à nos chers frères d'en face.

**Le second soldat** : Mais les ordres sont de tenir ce secteur !

**Le premier soldat** : On ne se défend que mieux en attaquant.

**Le second soldat** : Le fin stratège que voilà !

**Le troisième soldat** : N'est-ce pas risqué ?

**Le premier soldat** : Voyez-vous donc ! Bientôt nous allons mettre aux voix ! Je suis le plus âgé et le plus gradé. En avant !

**Le second soldat :** (bougonnant et ramassant son sac) Ce bûtre nous fera crever !

**Le premier soldat :** En silence la troupe ! (ils passent un à un le sommet du tertre)

**Le troisième soldat :** (avant de disparaître le dernier) Adieu Luis ! Demain tu nous raconteras une autre belle histoire ?

**Luis :** Bien volontiers.

**Le troisième soldat :** Dieu te bénisse Luis ! (il s'en va)

**Luis :** Adieu, mes amis morts. (Luis reste seul un instant sur la scène, tête basse, comme accablé)

**Antonio :** (entrant) Ah ! C'est toi ! Ici ! Je ne m'attendais pas à te voir.

**Luis :** Je savais que quelqu'un venait.

**Antonio :** (s'approchant) Que fais-tu en pleine nuit dans cet endroit sinistre ?

**Luis :** Et toi, papa, que viens-tu y faire ?

**Antonio :** Hé ! Hé ! J'ai repéré un lapin gros et gras qui vient se délecter de la jeune herbe poussée là où tu te tiens, loutron !

**Luis :** Ah ! Celui-là ? Peine perdue, le renard l'a croqué la nuit dernière. Il n'en a laissé que les pattes.

**Antonio :** Puta madre ! Si je le tenais ce goupil !

**Luis :** Il faut bien que tout le monde vive.

**Antonio :** Oui fiston mais je préfère que ce soit lui, ce fieffé rusé dont le ventre n'a pas de limites, qui ait la faim aux talons.

**Luis :** Il chasse aussi pour ses petits. En ce moment il a deux renardeaux.

**Antonio :** (vivement) Et tu sais où il tient son terrier ?

**Luis :** Oui.

**Antonio :** Bien entendu tu ne veux pas me le dire ?

**Luis** : Non.

**Antonio** : (levant les yeux au ciel) Ah ! Quel fils ! A-t-on déjà vu cela ?

**Luis** : Si je te le disais tu leur ferais un mauvais sort en les enfumant comme des rats. Il n'y aurait plus de renard et beaucoup trop de lapins ; tu sais que lorsqu'ils sont trop nombreux, ils deviennent malades et on ne peut plus les manger : de toute façon tu aurais faim quand même.

**Antonio** : Tu es bien comme ta pauvre mère : tu as réponse à tout.

**Luis** : Il y a autre chose.

**Antonio** : Quoi donc ?

**Luis** : J'ai promis au renard de ne pas dire à quel endroit il habite.

**Antonio** : (abasourdi, les bras ballants) Je ... Ah ... De mieux en mieux ! De fort en fort ! Mon fils qui parle aux animaux !

**Luis** : Tu parles bien aux autres hommes...

**Antonio** : Mais cela n'a rien à voir. Cela ne se peut.

**Luis** : Pourtant c'est ainsi.

**Antonio** : (attendri) Mon fils ! Pardonne-moi, j'oubliais ... (il le serre dans ses bras)

**Luis** : (raide) Laisse le renard tranquille.

**Antonio** : (même jeu) Promis.

**Luis** : La mère et les petits aussi.

**Antonio** : Juré.

**Luis** : Quand ils seront grands, je leur dirai de partir un peu plus loin.

**Antonio** : C'est bien.

**Luis** : (serrant son père entre ses bras) Merci papa ! Tu es un bon papa !

**Antonio** : (prenant un peu de recul et soudain sévère) Luis !

**Luis** : Oui papa.

**Antonio** : Tu n'as pas répondu à ma question.

**Luis** : Laquelle ?

**Antonio** : Que fais-tu ici ? Sais-tu seulement ce qui s'y est passé autrefois et ce que l'on rapporte au village sur ce qui s'y passerait ?

**Luis** : J'étais avec des amis.

**Antonio** : Toi ! Des amis ! Mais je ne t'en connais pas.

**Luis** : Ce sont des républicains.

**Antonio** : Luis, ne te moque pas de ton vieux père ! Il n'y a pas eu de républicains ici depuis près de quarante ans !

**Luis** : Pour toi oui, pour moi non.

**Antonio** : Que veux-tu dire ?

**Luis** : Il y avait bien des soldats, ici, autrefois ?

**Antonio** : Certes. Le front du sud passait par là. On voit encore les traces des tranchées. Je m'y suis battu et j'ai pris une balle dans la cuisse.

**Luis** : Mes amis en étaient.

**Antonio** : Tu veux dire que... Que tu parles avec des soldats qui ...

**Luis** : Oui. Ils sont morts.

**Antonio** : Des revenants ?

**Luis** : Non. Ils sont morts et ils ne le savent pas. On ne peut pas partir quand on ignore sa mort.

**Antonio** : Et... Tu ne leur dis rien ? Tu ne leur a pas appris ?

**Luis** : Pour quoi faire ? Leur dire que l'adversaire a gagné ne leur ferait pas plaisir. Partir en étant triste n'est jamais bon. Puis on rit beaucoup ; nous nous racontons des histoires ... (il rit)

**Antonio** : Mon pauvre fils parle avec les morts ! Sainte Vierge ! Enfin, si cela peut te convenir.

**Luis** : Ils ne sont pas méchants comme ceux du village.

**Antonio** : (assombri) Oui, je sais. (un silence) Luis, cet endroit a mauvaise réputation.

**Luis** : À cause de mes amis ?

**Antonio** : Non. Personne ne se souvient de tes amis. Il se murmure que l'on y tient le sabbat du grand bouc.

**Luis** : Tu veux dire que des femmes viennent ?

**Antonio** : Pas des femmes, des sorcières.

**Luis** : C'est la même chose.

**Antonio** : Ta mère n'était pas une sorcière.

**Luis** : Elle connaissait les plantes comme personne.

**Antonio** : Tu n'as rien vu de louche ? Tu sais, cela gâte le gibier.

**Luis** : Non, à part Pilar et Doña Cynthia, la femme de Don Pascual.

**Antonio** : Pilar ! Doña Cynthia ! Que vient faire une dame aussi respectable dans ce coin de désert ?

**Luis** : (riant) Tu n'as pas beaucoup d'imagination cette nuit papa ! (il rit) À toi de le découvrir car elles ne vont pas tarder. (tout en riant, il fait un grand bond et disparaît)

**Antonio** : (médusé) Luis ! Luis! Le voilà encore volatilisé. Ce n'est pas un fils mais un feu-follet. Qu'a-t-il voulu dire à propos de ces femmes ? J'entends du bruit, nous allons bien en apprendre. (il se dissimule derrière la pierre dressée)

**Pilar** : (entrant en scène, affairée) Plus vite ! Plus vite ! Sinon nous allons être en retard ! On ne fait pas attendre le grán Cabrón.

**Doña Cynthia** : (essoufflée, à l'arrière) Je ... Je n'ai pas l'habitude ... Il fait si sombre ... Es-tu sûre qu'il viendra, au moins ?

**Pilar** : Cela dépend de son humeur.

**Doña Cynthia** : Je n'aurais pas dû venir. C'est ridicule, ainsi, en pleine nuit.

**Pilar** : Vous ne savez pas ce que vous voulez !

**Doña Cynthia** : Je veux que mon époux me revienne.

**Pilar** : Ça, le grand bouc peut le faire ! (elles arrivent au pied du tertre) Nous y voici. L'endroit est maléfique à souhait ! (elle s'agenouille, pose une besace à terre et entreprend de préparer la cérémonie) Bougie, fagot de brindilles sèches, cuisse de poulet, pattes d'araignée, aile de chauve-souris, moustache de rat, oeil de vipère, cheveu de vierge - il ne m'en reste plus beaucoup - langue de crapaud... Avez-vous apporté ce que je vous ai demandé ?

**Doña Cynthia** : Oui. J'ai pu couper une mèche de ses cheveux pendant la sieste. (elle lui tend une petite enveloppe)

**Pilar** : (prenant l'enveloppe, même jeu) Griffes de chat sauvage, dent de licorne ...

**Doña Cynthia** : Cela existe les licornes ?

**Pilar** : Pour sûr ! Mais comme elles se font rares, elles aussi comme les vierges, on se sert d'incisives de porc. Le grand cornu ne vérifie pas dans le détail et c'est l'intention qui compte.

**Doña Cynthia** : Oui. Oui, l'intention compte.

**Antonio** : Pauvre femme !

**Pilar** : Il manque l'essentiel !

**Doña Cynthia** : Quoi donc ?

**Pilar** : L'Or.

**Antonio** : Nous y voilà.

**Doña Cynthia** : (cherchant dans son sac et prenant une petite bourse) Où avais-je la tête? Les vingt pièces d'or.

**Pilar** : (soupçonneuse) C'est du bon, au moins ?



**Doña Cynthia** : Le meilleur. Toutes sont à l'effigie du bon roi Alphonse le douzième.

**Pilar** : (avec avidité) Fichtre ! (elle prend la bourse, fait mine de l'enterrer et la fait disparaître dans sa besace) Allumons la bougie et commençons. Ah ! j'oubliais. (elle sort une bouteille d'aguardiente de sa besace et boit une longue rasade à même le goulot) Le grand bouc n'aime pas que l'on sente bon ! (elle tend la bouteille à Doña Cynthia)

**Doña Cynthia** : Cela est-il vraiment nécessaire ?

**Pilar** : (catégorique) Indispensable .

**Doña Cynthia** : Je ne souffre pas l'alcool.

**Pilar** : Préférez-vous devoir vous rouler dans de la bouse ? Il l'exige parfois. Comme se frotter nue à la pierre dressée ...

**Doña Cynthia** : (horriifiée) Non ! Non ! (elle boit à même le goulot une très courte rasade qui lui procure un haut le coeur)

**Pilar** : (hilare) Bien. Nous voici prêtes. Couvrons-nous. (elles mettent leurs châles noirs sur la tête. Pilar fait un bruit de gorge continu) Boooooo ... (elle tourne autour de la bougie, les bras écartés, tenant les deux coins de son châle) Grán Cabrón ... Viens à nous ! Je t'invoque par tes noms anciens ! Mahôn ! Baphomet ! Tervagan ! Aidez-moi ! Venez à cette femme qui a besoin de vous ! Boooooo ... (elle se cambre en arrière, toujours les mains tendues et puis en avant, plusieurs fois de suite en tournant autour de la bougie)

**Doña Cynthia** : J'ai peur !

**Pilar** : (en passant devant elle) Silence Viens ! Nous te prions pour ta lubricité, pour que tu paraisses, maître du désir ! Pour que tu entres en cette femme que l'on délaisse ! (un grand craquement retentit)

**Doña Cynthia** : (terrorisée) Ah ! Aaah

**Pilar** : (laissant retomber son châle) C'était lui ! Voyons, voyons ce qu'il nous a laissé ? (elle se penche vers la bougie et les objets disposés autour. Elle feint de ramasser une petite fiole) Voilààà ! Ma foi on dirait un élixir ! (elle débouche la fiole et renifle) Tout Juste !

**Doña Cynthia** : Un philtre ?

**Pilar** : (cauteleuse) Mais oui ! Une petite goutte, de temps en temps avant la sieste ou le coucher ... Cela devrait suffire. Merci Grán Cabrón ... (soudain Antonio surgit en haut de la pierre. Il s'est fabriqué avec des branches deux immenses cornes garnies de lierre, s'est emmitouflé dans son manteau dont il laisse dépasser les manches qui masquent ses mains)

**Antonio** : (d'une voix sépulcrale) Qui me demande ? Me voici !

**Pilar** : Ahiii !! (elle s'enfuit à toutes jambes tandis que Doña Cynthia tombe évanouie)

**Antonio** : (descendant de son perchoir) Ah ! La bougresse ! Tu t'en souviendras du Grán Cabrón ! Si ce n'est pas malheureux d'abuser de la crédulité des gens ! J'ai bien cru que les yeux allaient lui sortir de la tête à cette païenne ! (il rit de bon coeur) Voyons où en est l'autre. (il s'approche de Doña Cynthia, lui relève le buste en la tenant par les épaules et lui fait renifler un peu de tabac)

**Doña Cynthia** : Oooh ! J'ai ... Ma tête ! (faisant un mouvement d'effroi en voyant Antonio) Le Grán Cabrón !

**Antonio** : Non madame. Je n'ai pas cet honneur. Je suis seulement Antonio, le berger de votre mari.

**Doña Cynthia** : (s'écartant vivement d'Antonio) Vous ! Que... Que faites-vous ici ?

**Antonio** : (amusé) Je puis vous poser la même question, madame. L'heure est plus que tardive.

**Doña Cynthia** : (gênée) Vous avez tout vu, tout entendu ?

**Antonio** : (même jeu) Qu'aurais-je dû voir ou entendre ?

**Doña Cynthia** : (même jeu) Rien ... Rien.

**Antonio** : (s'approchant de la bougie et regardant les objets assemblés) Je me demande ce que penserait notre bon Padre de tout ceci.

**Doña Cynthia** : (avec crainte) Il ne faut surtout pas lui en parler !

**Antonio** : (s'agenouillant et furetant) Oh ! Tiens, une bourse. On dirait de l'argent ! (l'ouvrant) Mais non ! C'est de l'or !

**Doña Cynthia** : Prenez-le, Antonio mais jurez-moi que vous ne parlerez pas !

**Antonio** : (même jeu) Et cette petite fiole ? On dirait une bouteille à liqueur. (il débouche et renifle)

**Doña Cynthia** : (se précipitant et lui agrippant le bras) N'y touchez pas ! N'y touchez pas malheureux

**Antonio** : (la tenant à distance) Cela m'a l'air bien bon ! (il la boit presque en entier)

**Doña Cynthia** : (désespérée) Nooon ! Maudit ! Soyez maudit ! (elle tombe à genoux, en pleurs) Que ... Que vais-je devenir maintenant ?

**Antonio** : (s'agenouillant devant elle) Doña Cynthia, regardez-moi.

**Doña Cynthia** : Partez. Je ne veux plus vous voir.

**Antonio** : (lui prenant le menton) Votre philtre d'amour n'est qu'un peu de tisane de thym et de fleur d'oranger.

**Doña Cynthia** : Vous mentez !

**Antonio** : Sentez.

**Doña Cynthia** : (portant la fiole à ses narines) Je ... Ma foi, cela sent bon.

**Antonio** : Goûtez.

**Doña Cynthia** : (portant la fiole à ses lèvres après l'avoir bien essuyée) Vous... Vous avez raison. C'est de la fleur d'oranger. Mais alors, Pilar !

**Antonio** : Pilar vous a trompée, Madame.

**Doña Cynthia** : Pourquoi ? Pourquoi ?

**Antonio** : (lui tendant la bourse) Mais pour ceci, Madame ; pour de l'or.

**Doña Cynthia** : Elle m'avait promis pour Don Pascual un ... Remède.

**Antonio** : Elle vous avait promis une potion pour le faire revenir vers vous.

**Doña Cynthia** : (gênée) Oui ... Oui . Mon mari me délaisse et me trompe. Il aime les actrices, il va souvent à Madrid.

**Antonio** : Rien de bien original chez les riches.

**Doña Cynthia** : Je l'aime toujours.

**Antonio** : Il existe des moyens plus simples et moins onéreux.

**Doña Cynthia** : Vraiment ! Dites-moi, je vous paierai bien. (elle lui rend la bourse)

**Antonio** : (lui refermant la main sur la bourse) Ne me prenez pas pour ce que je ne puis être, Madame.

**Doña Cynthia** : Je ne pensais pas que l'on puisse rester pauvre et si fier.

**Antonio** : Les riches se font toujours une très fausse idée de leurs pauvres.

**Doña Cynthia** : Vous appartenez à mon mari.

**Antonio** : En quelque sorte. Il me paye, fort peu, mais il me paye en effet.

**Doña Cynthia** : C'est pour cela que vous refusez mon or ?

**Antonio** : Non. Je n'en veux pas parce qu'il a été soutiré à une femme malheureuse.

**Doña Cynthia** : (émue) Je ne vous savais pas si chevaleresque.

**Antonio** : Moi non plus. (ils rient doucement tous deux)

**Doña Cynthia** : Que me conseillez-vous, bon berger ? Ou dois-je dire Grán Cabrón ?

**Antonio** : Pardonnez-moi pour la frayeur causée.

**Doña Cynthia** : Vous êtes absous.

**Antonio** : Je vois deux solutions : achetez de belles toilettes, faites-les venir de Madrid. Soignez surtout votre chevelure, souriez-lui souvent. Le soir, découvrez votre gorge, un peu, pas trop et demandez un verre du meilleur fino, pour lui du porto. Il sera intrigué, charmé ; peut-être ira-t-il s'imaginer que vous avez un amant, ce qui serait parfait. Nul doute qu'il ne pourra tenir.

**Doña Cynthia** : (souriante) Cela suffira-t-il ?

**Antonio** : Savez-vous danser ?

**Doña Cynthia** : Bien entendu.

**Antonio :** Alors invitez-le, comme autrefois, à suivre ces danses langoureuses que les gitanos savent si bien enlacer. Forcez-le à vous accompagner.

**Doña Cynthia :** Ce n'est plus de mon âge.

**Antonio :** Je croyais qu'à vingt-cinq ans tout était encore possible, Madame.

**Doña Cynthia :** (éclatant de rire) Le flatteur ! J'en ai plus du double!

**Antonio :** Qui se soucie de ce que pensent les gens ?

**Doña Cynthia :** Vous avez raison, Antonio. Quelle est la seconde solution ?

**Antonio :** Demandez-lui un grand voyage vers les terres lumineuses de l'Italie et de l'Orient, sur l'océan...

**Doña Cynthia :** Impossible, il déteste l'eau. Il a le mal de mer.

**Antonio :** (hilare) Alors faites le tour des terres. Voyez des pays nouveaux, des visages nouveaux, de la beauté.

**Doña Cynthia :** Je crois que je préfère encore la première issue. Il commencerait par être d'accord puis, les malles faites, il prétexterait un rendez-vous important qui annulerait tout.

**Antonio :** Merveilleux ! Vous partez sans lui et vous lui envoyez des nouvelles à chaque étape. (il lui dicte à l'oreille) Il faut des noms qui sonnent : Florence, Naples, Sorrente, Capri, Palerme, Rome, Athènes, Corinthe, Delphes, Istanbul, Ephèse, Tripoli, Antioche, Alexandrie...

**Doña Cynthia :** Comment connaissez-vous ces villes ? Vous y êtes allé ?

**Antonio :** Non. Mais sur le calendrier de la poste il y a une carte des pays du monde.

**Doña Cynthia :** (soudain lasse) Je ne suis pas sûre que cela marcherait. Il en profitera pour voler de maîtresse en maîtresse en priant que mon retour ne soit pas de sitôt.

**Antonio :** Il est vraiment ainsi ?

**Doña Cynthia :** Je le crains.

**Antonio :** Alors il ne reste qu'une ultime solution. Mais c'est dur.

**Doña Cynthia** : Parlez toujours.

**Antonio** : Une cure de bon laxatif.

**Doña Cynthia** : Vous dites !?

**Antonio** : Un bon chasse-constipe que vous lui administrerez en douce et qui va le clouer au lit pendant une bonne semaine, se demandant si Notre Seigneur n'a pas décidé de le rappeler auprès de ses ancêtres. Vous le soignerez avec un dévouement exemplaire, toujours à son chevet, lui apportant bouillottes et tisanes. Peu à peu vous diminuerez les doses afin que la guérison complète intervienne au bout de -disons- dix jours. Il en perdra bien huit à dix kilos et vous sera reconnaissant de l'avoir si bien assisté.

**Doña Cynthia** : (sournoise) Vous êtes terrible ! L'idée me plaît mais il recommencera dès qu'il se sentira en meilleure forme.

**Antonio** : Doublez la dose et dites-lui bien que c'est le châtiment de Dieu pour sa vie dissolue.

**Doña Cynthia** : (même jeu) Il fera venir le médecin qui s'en apercevra.

**Antonio** : Le médecin n'y verra que du feu puisqu'il lui prescrira la diète, lui fera une ou deux saignées pour le décongestionner et lui donnera des remèdes de cheval à constiper un troupeau d'ânes bâtés.

**Doña Cynthia** : J'ai compris. Vous êtes précieux, Antonio. Que ferais-je sans vous ?

**Antonio** : Je suis assuré que vous vous débrouillerez toute seule désormais.

**Doña Cynthia** : Et pour Pilar ?

**Antonio** : Je pense qu'elle a eu la peur de sa vie et quelle court encore. Si vous la revoyez, dites-lui que le Grán Cabrón était parti quand vous vous êtes réveillée et que l'or avait disparu. Bien entendu vous avez gardé la potion.

**Doña Cynthia** : Que vais-je faire de l'or si vous n'en voulez pas ? C'est celui du diable !

**Antonio** : Le diable n'existe pas.

**Doña Cynthia** : Et Dieu alors ?

**Antonio** : Je ne sais pas. Peut-être. Et si tel est le cas il est très occupé. Par contre je sais que les pauvres existent ; donnez-le leur. N'oubliez pas de donner une ou deux pièces à Pilar, tout de même, pour sa pelote quand elle sera vieille ...

**Doña Cynthia** : Vous êtes un homme étrange, Don Antonio ...

**Antonio** : J'ai fait des choses horribles, autrefois.

**Doña Cynthia** : Vous voulez dire pendant la Guerre civile ?

**Antonio** : Oui. Beaucoup de choses affreuses.

**Doña Cynthia** : Tout le monde a commis des crimes durant ces temps de fer. Mourir et faire mourir était facile ... J'espère que votre fardeau ne vous pèse pas trop.

**Antonio** : Merci, Madame.

**Doña Cynthia** : Maintenant voudriez-vous me raccompagner ?

**Antonio** : Avec grand plaisir. (à part) Il faudra revenir pour les pièges ... (il la prend par la main, comme une infante ; ils sortent ensemble)

**Luis** : (réapparaissant sur le tertre ; il fredonne)

Je rêve d'un pays puissant et d'une armée qui dort  
dans des tombeaux profonds sans que rien ne l'éveille  
et ce rêve est le mien ...  
et il y a les cités ...  
ASTEN, ISTAR, ENDOR, AMOR ...

(il s'approche de la pierre dressée, s'agenouille de côté contre elle et se met à lui parler) Dis-moi, la pierre, tu as entendu mon papa ?

**La pierre** : (d'une voix d'hôtesse de l'air) Mais oui, Luis chéri !

**Luis** : N'est-ce pas qu'il est bien mon papa ?

**La pierre** : (même jeu) Ouhiii ...

**Luis** : Heureusement qu'il est là parce que maman est partie ... Elle me manque beaucoup.

**La pierre** : Elle te racontait des histoires comme tu le fais ?

**Luis** : (émerveillé) Oui ! Oh oui ! Pour bien m'endormir elle me disait qu'au fond de notre petit jardin il y avait un chat et un chien qui jouaient aux cartes, que le chat trichait et le chien pestait. Puis qu'il y avait un lion aussi mais que personne n'avait vu le lion parce qu'il était timide, si timide qu'il avait peur du bout de sa queue touffue, courant se cacher derrière un gros brin d'herbe ...

**La pierre** : Comme c'est joli !

**Luis** : Surtout, au fond du petit jardin, il y passait un jaguar noir qui câlinait les enfants de sa douce fourrure. Il les caressait de sa langue râpeuse et les chatouillait de sa moustache fine avant de les faire dormir d'un seul regard de ses yeux d'or ...

**La pierre** : Il ne mangeait pas les enfants méchants ?

**Luis** : (donnant une tape à la pierre) Cela n'existe pas, les enfants méchants !

**La pierre** : Pardon Luis !

**Luis** : À la bonne heure ... (un silence) Dis-moi, tu l'aimes mon papa ?

**La pierre** : Oh oui ! Il n'a qu'un seul défaut.

**Luis** : Lequel ?

**La pierre** : Il aime les chiens.

**Luis** : Et puis après ?

**La pierre** : Je déteste les chiens : Ils me pissent dessus.

RIDEAU



## ACTE V

L'intérieur du cortijo au milieu de la matinée. Tarifa attend, seul, le retour de son ami Antonio en faisant les cent pas dans la salle.

**Tarifa** : Où donc peut-il se trouver encore ? Il faut que je le prévienne pour son fils. Que la vie est compliquée ! Un problème de résolu, un autre pointe la tête. Vraiment un clou chasse l'autre ! (Estrella entre en coup de vent)

**Estrella** : Me voilà Don Antonio !

**Tarifa** : Tiens, voici l'alouette.

**Estrella** : Ah, c'est vous Monsieur le contremaître !

**Tarifa** : Tarifa suffit, joli papillon.

**Estrella** : Je suis en avance.

**Tarifa** : Il n'est pas encore rentré.

**Estrella** : Alors je vais l'attendre. (un silence qui se fait de plus en plus pesant)

**Tarifa** : Tu as des choses à dire à notre ami ?

**Estrella** : Rien de spécial. Et vous ?

**Tarifa** : Juste un petit bonjour, comme ça ...

**Estrella** : Un petit bonjour ...

**Tarifa** : C'est normal pour un ami.

**Estrella** : Fort bien ; je lui en ferai part. Vous pouvez y compter.

**Tarifa** : Tu me chasses ?

**Estrella** : Oh non, Monsieur le contremaître.

**Tarifa** : Tarifa.

**Estrella** : Non, Tarifa, je ne vous chasse pas.

**Tarifa** : Toi aussi, je suppose, tu veux le saluer un petit.

**Estrella** : Tout bien deviné.

**Tarifa** : (à part) La Matoise !

**Estrella** : (à part) Qu'il est fâcheux !

**Tarifa** : Allons, dis-moi tourterelle, ce que tu viens faire ici ?

**Estrella** : Non. J'ai promis.

**Tarifa** : Tant que ce n'est pas juré ...

**Estrella** : Je vous dis si vous me dites.

**Tarifa** : Te dire quoi ?

**Estrella** : Votre vraie raison d'être ici.

**Tarifa** : Bon. Soit. Cela a voir avec Luis.

**Estrella** : Luis ! Rien de grave ?

**Tarifa** : C'est sérieux.

**Estrella** : (angoissée) Il ne lui est rien arrivé de mal ?

**Tarifa** : Pas encore.

**Estrella** : (soulagée) Ah. J'aime mieux. Mais ...

**Tarifa** : (à part) Cette petite a un faible pour ce garçon, cela saute aux yeux.

**Estrella** : Mais encore ?

**Tarifa** : Pas avant d'en savoir plus.

**Estrella** : Qu'il est méfiant! (fièrement) J'apprends l'alphabet ! (elle récite avec chaque fois des intonations différentes pour chaque lettre) A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X ... Euh !

**Tarifa** : Y.

**Estrella** : Oui, je ne m'en souviens jamais du I qui est chez les Grecs. Et puis Z !

**Tarifa** : (hilare) Alors, Antonio t'apprend l'alphabet ! Mais que veux-tu en faire ?

**Estrella** : Cette question ! Lire et écrire, por Díos !

**Tarifa** : Je croyais que les filles telles que toi n'en avaient pas besoin.

**Estrella** : Et bien vous vous trompez, Monsieur le contremaître ; moi, j'en ai l'utilité.

**Tarifa** : Tiens ! Tiens ! A part écrire ton prénom sur les arbres avec celui de Luis, je ne vois pas ...

**Estrella** : (se jetant sur lui et lui frappant la poitrine) Ah! Méchant homme ! Méchant !

**Tarifa** : (hilare, lui prenant les poignets) Là ! Là ! Je plaisante ! Mais j'ai vu juste, pas vrai ? Luis te plaît.

**Estrella** : (les yeux baissés) Beaucoup !

**Tarifa** : Il n'y a rien de mal à cela.

**Estrella** : (étonnée) Vous ne trouvez pas la chose mauvaise ? Une gitane et un simple d'esprit ?

**Tarifa** : (très doucement) Rien n'est plus beau que ceux qui s'aiment.

**Estrella** : (émue) Je ... Merci, Tarifa.

**Tarifa** : Luis, il t'aime au moins ?

**Estrella** : (même jeu) Je ne sais pas.

**Tarifa** : Comment, tu ne sais pas !

**Estrella** : Il se plaît avec moi, pour sûr. Il m'apporte des cadeaux étranges, me parle de choses étranges puis il disparaît.

**Tarifa** : Oui. Luis est comme une étoile filante. Mais il a le coeur pur.

**Estrella** : Ce n'est pas tout de même à moi de dire ...

**Tarifa** : Que tu l'aimes, petite caille ?

**Estrella** : (gênée) Oui.

**Tarifa** : Tu peux le lui faire comprendre.

**Estrella** : Je veux être digne de lui. Voilà pourquoi j'ai demandé à son père de m'apprendre .

**Tarifa** : En échange de quoi ?

**Estrella** : Une danse, de temps en temps, avec la belle robe de son épouse.

**Tarifa** : Pauvre Antonio ! Comme il l'aimait sa Cécilia ! Et comme elle l'adorait ! Je ne peux pas en dire autant ...

**Estrella** : Votre femme ne vous aime pas ?

**Tarifa** : Je ne dirais pas la chose ainsi. Je crois qu'elle aime par dessus tout le jeune homme que j'étais. Le problème c'est de vieillir.

**Estrella** : On ne devient pas bête, au moins ?

**Tarifa** : (riant) Non. La stupidité tu l'as dès la naissance.

**Estrella** : Ouf ! (elle se signe plusieurs fois rapidement)

**Tarifa** : Les leçons avancent bien ?

**Estrella** : Mmouii ... C'est dur ! J'ai mal à la tête après.

**Tarifa** : Antonio doit savoir bien enseigner les choses.

**Estrella** : Il a de la patience, la plupart du temps.

**Tarifa** : La plupart du temps ?

**Estrella** : Il se met en colère quand je fais des pâtés avec l'encre. Aussi la plume qu'il me donne s'accroche, elle ne veut pas ; elle me résiste. Au début, avec le A, cela se passe bien parce que je pense au mot azur. Mais deux de ces lettres sont impossibles !

**Tarifa** : Le Y.

**Estrella** : Oui, ce I de chez les Grecs. Je ne m'en souviens jamais.

**Tarifa** : Et l'autre lettre ?

**Estrella** : C'est le Q. Je ne sais pas pourquoi il me fait rougir ; j'en ai la main qui tremble et plaf ! Voilà un pâté !

**Tarifa** : (hilare) Pense à quadrille.

**Estrella** : Bonne idée, Tarifa ; bonne idée !

**Tarifa** : Quelle lettre préfères-tu ?

**Estrella** : Le L. Pour Luis.

**Tarifa** : Brave petite ! (un silence)

**Estrella** : Pourquoi un mineur comme toi est l'ami d'un berger ?

**Tarifa** : Il était l'ami de mon frère aîné, celui qui est mort à la guerre. Et puis un jour j'ai été pris dans la mine, tout au fond. Plus personne ne voulait descendre. Lui, il est venu sans rien dire en compagnie de son chien. Il est descendu, s'est mis à creuser des jours et des jours comme un enragé avec cet animal fidèle tel une ombre. Il nous a trouvés, enfin, moi et mes trois compagnons d'infortune, presque morts de soif. Depuis ...

**Estrella** : C'est un bon berger et toi tu es un homme bon. (Antonio entre)

**Antonio** : Salut l'ami ! Salut la belle !

**Tarifa** : Bonjour à toi, Antonio. Je dois te parler . Enfin ... Si ton élève le permet !

**Estrella** : (un peu empressée) Il s'agit de Luis.

**Antonio** : (moqueur) Alors s'il s'agit de Luis, tout peut attendre !

**Tarifa** : (hilare) Je croyais que ton fils n'avait aucune notion du temps .

**Antonio** : (redevenu sérieux) Ça tu peux le dire !

**Estrella** : Il faut l'écouter, Don Antonio.

**Antonio** : Tu veux me parler en sa présence ?

**Tarifa** : (hésitant) Et bien ...

**Antonio** : (se retournant vers Estrella) Sors un moment tourterelle, je t'en prie.

**Estrella** : Mais je ne dirai rien.

**Antonio** : (calme et ferme) S'il te plaît !

**Estrella** : (se redressant fièrement) Tout ce qui touche à Luis me touche aussi.

**Antonio** : (à Tarifa) Bien. Je crois que tu devras repasser un peu plus tard.

**Estrella** : (furieuse) Ce n'est pas juste !

**Antonio** : Rien n'est juste ici bas.

**Estrella** : Conciliabules d'hommes !

**Antonio** : Parce que les femmes n'en font jamais ?!

**Estrella** : Cela n'a rien à voir.

**Antonio** : Médisance ou mensonge ?

**Estrella** : Parti pris ! Sujétition !

**Antonio** : (se tournant vers Tarifa) Tu vois, Tarifa, ce qu'il advient lorsque l'on donne de l'instruction !

**Estrella** : (furieuse) Vous regrettez !

**Antonio** : Non. Tu dances trop bien. (ils rient tous) Allez, petite alouette, laisse-nous un moment. Je crois que mon ami n'a rien contre toi.

**Estrella** : (à contre-cœur) Bien. Bon. Soit. Mais ce n'est pas juste.

**Antonio** : Mais oui. Mais oui.

**Estrella** : (se retournant sur le pas de la porte) De toute façon je le saurai ! (elle sort)

**Antonio** : (regardant la porte) Oh ! le moindre trou de souris, la moindre fissure de la muraille, tu vas la trouver pour nous écouter petite anguille !

**Tarifa** : Elle est partie ?

**Antonio** : Supposons que oui. Je devrais vérifier si elle ne s'est pas placée dans la cheminée. (ils rient)

**Tarifa** : Je dois te parler de Luis.

**Antonio** : Je t'écoute.

**Tarifa** : La médisance est grande dans ce bas monde.

**Antonio** : Ne tourne pas autour de l'arbre mort.

**Tarifa** : Soit. Il se murmure au village que ton fils est un satanique.

**Antonio** : (hilare) Luis, un possédé du diable !

**Tarifa** : Je ne plaisante pas, Antonio. Depuis quelque temps les femmes prétendent qu'il court la campagne la nuit et fricote avec le malin. Pilar me l'a dit.

**Antonio** : Je vois ! Ah si je tenais cette rate folle ! Quand on ne peut pas nuire directement on biaise de côté.

**Tarifa** : Que veux-tu dire ?

**Antonio** : Rien, je me comprends.

**Tarifa** : Depuis des semaines il fleurit une vieille boîte aux lettres qu'il a installée en pleine huerta. On ne sait pourquoi ; les enfants la remplissent de cailloux et rien n'y fait. Il continue de la fleurir et quand on lui demande pourquoi il se conduit de la sorte, il se contente de rire.

**Antonio** : Ce sont ses affaires ce me semble. Je l'ai vue cette boîte.

**Tarifa** : Il ne t'a rien dit ?

**Antonio** : Luis ! Me dire quelque chose ! Tu rêve mon pauvre Tarifa. Je ne lui ai même pas posé la question.

**Tarifa** : (se grattant le crâne) En vérité tu as un fils bien étrange. (un silence) Tu crois pour le ... Diable ?

**Antonio** : Voyons, Tarifa. Pas toi !

**Tarifa** : Pardon. (il se signe) Mais cela peut aller loin ; le curé veut te voir afin de te sermonner je suppose. Si cela ne suffit pas tu auras droit aux gardes civils et ils l'emmèneront.

**Antonio** : Jamais ils ne prendront Luis !

**Tarifa** : Ils se gêneront tiens !

**Antonio** : On ne sait jamais où il se trouve.

**Tarifa** : Ils peuvent l'arrêter dans le village, lorsqu'il vient au café ou au marché.

**Antonio** : Pas s'il est prévenu.

**Tarifa** : Alors ils te prendront, toi.

**Antonio** : Cela m'est égal. Don Pascual me fera libérer.

**Tarifa** : Pas cette fois-ci, Antonio . Don Pascual ne s'opposera pas au pouvoir des curés.

**Antonio** : Alors que faire ?

**Tarifa** : Il faut parler avec le prêtre et le convaincre qu'il s'agit d'un caprice de Luis ; une fantaisie de son cerveau dérangé, une errance inoffensive. Surtout lui dire que ce sont des contes de bonnes femmes indignes d'être pris au sérieux par un homme docte comme lui.

**Antonio** : Tu as raison, Tarifa. La vanité les tient tous.

**Tarifa** : Méfie-toi de celui-ci. Il a fait des études ; il s'y connaît en passades et coups de patte ou de corne. Prêcher le faux pour avoir le vrai ...

**Antonio** : Je ne le crains pas.



**Tarifa** : Comme il ne peut atteindre Don Pascual, il se fera un plaisir de te mordre, toi son meilleur berger.

**Antonio** : Les loups, cela me connaît.

**Tarifa** : Pas cette fois, Antonio. Pas cette fois. (il le prend par l'épaule) Il va falloir jouer serré, amigo.

**Antonio** : (soudain très calme) Tout est bien, mon ami. Tu peux aller.

**Tarifa** : Tu es sûr que tu n'as pas besoin de moi ?

**Antonio** : (même jeu) Si cela fleure si bon, je préfère ne pas t'en mêler. Tu es un homme respectable qui pense que la merde peut sentir la rose.

**Tarifa** : (lui donnant une bourrade) Tu ne changeras donc jamais !

**Antonio** : (souriant) Changer veut dire souvent devenir pire encore.

**Tarifa** : Bon. Je m'éloigne. (il sort lentement)

**Antonio** : (après un silence) Il fait soudain froid ... Rien n'existe vraiment ; tout finit par disparaître. Mais avant cela que de batailles il faut livrer ! Peut-être le pays va-t-il rester après nous toujours puissant et fort alors que nous nous dissolvons dans la poussière ? (il se met à marcher lentement) A quoi bon ces chose répétitives, ces gestes accomplis, toujours les mêmes ? Pourquoi ne pas se contenter d'un monde où tout serait ordre immuable, sans fin, sans recommencement ? Comme à présent où je ne sais si ce qui m'entoure, moi-même, ne faisons partie du songe d'un autre. Qu'il s'éveille (il claque des doigts) et tout part en fumée ! (il rit) À quoi bon avoir appris à retenir ? Que te sert d'avoir lu quelques livres ? Ils sont déjà lointains ; ils sentent aussi la poussière, cette poussière d'Espagne ! Qu'en penses-tu ma Cécilia ? (un silence) N'est-ce pas que les puissants meurent comme les arbres, à l'intérieur, alors que les simples obéissent jusqu'à périr ? Nous vivons et nous finissons un étrange monde, de la sorte. Comme une nuit des ports que je n'ai jamais vus. Du bruit, des formes lointaines en partance, que nous ne reverrons jamais ... Il pourrait y avoir, à l'autre bout du monde, ce qui me manque depuis toujours !

**Le curé** : (entrant) Bien le bonjour, Antonio.

**Antonio** : Salut à vous, padre.

**Le curé** : Pas de brebis égarée aujourd'hui ?

**Antonio** : Ne parlez pas de malheur ! La fois dernière suffit.

**Le curé** : Cela fait bien loin du village à ici.

**Antonio** : Tant mieux ! Je n'apprécie guère la compagnie de mes semblables.

**Le curé** : Et l'on ne te voit guère à l'Office.

**Antonio** : Le travail, padre ; le travail.

**Le curé** : Même Dieu s'est reposé le septième jour.

**Antonio** : Dieu doit être très riche.

**Le curé** : Comment faut-il prendre tes paroles ?

**Antonio** : Les riches peuvent se reposer ; les pauvres travaillent sans cesse.

**Le curé** : Tu mets en péril ton salut.

**Antonio** : Je ne le crois pas.

**Le curé** : Dieu voit tout.

**Antonio** : Alors, il doit avoir le coeur bien accroché car le spectacle n'est pas très beau.

**Le curé** : Je sens venir des paroles de blasphème.

**Antonio** : Cela n'est pas mal dire que de constater la cruauté des hommes.

**Le curé** : Certes. Mais pour y remédier, il faut prier et se conformer à la très sainte Église.

**Antonio** : (souriant) Vous devez avoir raison, padre. Mais vous n'êtes pas venu de si loin pour sermonner un berger tout aussi éloigné.

**Le curé** : Non. En effet.

**Antonio** : Dites-moi.

**Le curé** : Il s'agit de ton fils Luis.

**Antonio** : Il n'est pas là.

**Le curé** : Je ne tiens pas à le voir. C'est toi que je souhaite entretenir.

**Antonio** : Que voulez-vous qu'il fasse ?

**Le curé** : Plutôt qu'il ne fasse pas ! Il paraît qu'il a des pratiques païennes. Il adore une simple boîte de fer sur un morceau de bois ; il l'orne de toutes fleurs comme on le fait pour les autels des saints et de la Vierge.

**Antonio** : L'avez-vous vérifié vous-même ?

**Le curé** : Des personnes dignes de confiance l'ont fait.

**Antonio** : Est-il présomptueux de vous demander qui ?

**Le curé** : Oui. J'entends en confession.

**Antonio** : L'essentiel est bien de croire, n'est-ce pas ?

**Le curé** : Tu l'as dit, berger.

**Antonio** : Mon fils n'est pas un être normal, padre ; cela vous le savez. Trouvez vous surprenant qu'il se comporte un peu différemment des autres ?

**Le curé** : Laisse-moi juge de sa différence, berger. A-t-il oui ou non des pratiques mauvaises ?

**Antonio** : Je n'en crois rien.

**Le curé** : Tu ne réponds pas à ma question.

**Antonio** : Non.

**Le curé** : Qu'est-ce qui me le prouve ?

**Antonio** : Ma parole.

**Le curé** : Bien. Mais il se dit aussi qu'il pratique des rites sabbatiques et sataniques.

**Antonio** : (riant) Alors là, je vois d'où vient le coup! Sacrée Pilar !

**Le curé** : (sarcastique) Comment peux-tu savoir ?

**Antonio** : Je le sais, voilà tout ; vous avez bien vos petits secrets. Pilar est une langue de vipère ; elle ne laisse jamais passer l'occasion d'étriller qui bon lui semble. Sur ce point, tranquillisez-vous aussi, il ne s'agit que d'histoires de bonnes femmes.

**Le curé** : Je ne puis me contenter d'un si maigre menu, Antonio. Tu n'en dis pas assez ; je souhaiterais t'entretenir en confession .

**Antonio** : Je crains que cela ne soit pas possible.

**Le curé** : (irrité) Ah ! Pourquoi donc ?

**Antonio** : Je suis un vieux républicain ; je ne crois ni en Dieu, ni en diable mais plutôt dans la malignité des hommes.

**Le curé** : Sais-tu ce que tu risques ?

**Antonio** : Ne me dites rien sur l'Enfer ou le Paradis ; cela n'a aucun sens pour moi. On s'est trop massacré au nom de ces idées que vous tenez pour vérités. Voici bien longtemps j'ai combattu pour d'autres idées tout aussi sanglantes.

**Le curé** : Vous avez été vaincus parce que Dieu le voulait !

**Antonio** : Non. Parce que ceux d'en face avaient plus d'avions, de chars, d'armes en bon état et des canons surtout !

**Le curé** : Tu le regrettes ?

**Antonio** : Je regrette ces morts pour rien, les frères assassinés, les innocents exécutés d'un côté comme de l'autre. Rien ne peut racheter tout ce sang, padre ; surtout pas des prières. Les morts ne reviennent jamais de dessous la terre où on les ensevelit.

**Le curé** : Le poison coule encore dans tes veines à ce que je vois. Comment s'étonner si ton fils ...

**Antonio** : (violemment) Vous parlez sans réfléchir ! Cécilia était très pieuse, toujours fourrée à l'église ; enfin, le peu qu'elle a vécu. Je veux bien croire à mes mauvaises influences mais Luis tient d'elle et il n'a rien de pervers. Il est l'Innocence ; comprenez-vous cela ?!

**Le curé** : (soudain conciliant) Ne t'emporte pas, mon fils ! Je ne voulais pas te

blessé. Mais il faut me comprendre ; je suis berger, tout comme toi et les bêtes hors du chemin je dois les ramener vers l'étable.

**Antonio** : Oui. Là où on les tond bien ras !

**Le curé** : (même jeu) Te voilà injuste à ton tour. Que fais-tu de l'espoir, de la consolation, du réconfort que nos fidèles puisent dans cette douce pénombre du sanctuaire ?

**Antonio** : Oui, en adorant un supplicié dégoûlant de sang et une femme dont le cœur est hérissé d'épées !

**Le curé** : Il faut bien frapper les esprits, Antonio. Comment veux-tu faire entrevoir aux esprits simples les souffrances infinies de Notre-Seigneur lors de son sacrifice sur la croix ?

**Antonio** : Et lorsque l'on n'est pas un esprit simple ?

**Le curé** : Il existe des images plus belles, baignées de lumière.

**Antonio** : Avec beaucoup d'or et d'argent .

**Le curé** : Cela impressionne aussi. Cela dit, tu vois là qu'il ne s'agit que d'images.

**Antonio** : Non. Je suis un homme de peu, à la pensée commune. Un homme mal dégrossi qui a goûté à la saveur de quelques livres.

**Le curé** : Et bien ?

**Antonio** : Les livres ne servent qu'à poser de nouvelles questions ou à poser les problèmes en différence.

**Le curé** : C'est pour cela qu'il faut croire. Tu n'as pas assez lu de bons livres.

**Antonio** : Quels sont-ils ?

**Le curé** : Ceux que la Foi ne condamne pas, ceux dont la Loi ne déconseille pas l'usage.

**Antonio** : (après un silence) Demandez à Pilar pour ce qui est de déjeuner avec le diable.

**Le curé** : (se signant) Elle prétend que Luis le fait lors d'un sabbat et qu'il se transforme en grand bouc noir.

**Antonio** : (amusé) Si elle a vu, de ses yeux vu, ce que vous dites que faisait-elle en ce lieu où l'on pratique ces ... Choses ?

**Le curé** : Elle cueillait des herbes pour la soupe.

**Antonio** : (Vivement) L'effrontée ! À votre avis, quel genre de soupe peut-on faire avec des herbes cueillies en pleine nuit ? Non. vous êtes abusé, padre ! Pour je ne sais quelle raison vous accordez crédit à un récit mensonger, tronqué, avantageux pour qui le donne et le reçoit.

**Le curé** : Les exemples n'ont pas manqué par le passé où des esprits faibles...

**Antonio** : Comme mon Luis, par exemple.

**Le curé** : (trionphant) Tout juste !

**Antonio** : (lui tapant sur l'épaule) Alors, oubliez ceci, padre. Le Grán Cabrón c'est moi qui l'ai joué pour effrayer cette mauvaise pie.

**Le curé** : Toi ! Comment cela ?

**Antonio** : (hilare) Une bonne farce ma foi ! J'avais remarqué son manège depuis quelque temps du côté de la pierre levée, non loin de la combe de Quintanilla. Elle tournait et retournait ; cela effraie les bêtes sauvages, vous comprenez ?

**Le curé** : Que trop bien !

**Antonio** : Or donc un soir, vers minuit, alors qu'elle vaticinait de plus belle, marmonnant je ne sais quoi à la terre, j'ai mis des branches mortes sur mon chapeau, pris ma plus grosse voix pour dire que Lucifer l'avait entendue. (riant aux éclats) Quel saut elle a fait ! Padre, vous l'auriez vue courir comme une gazelle !

**Le curé** : (amusé) Ce n'est pas très bien de terroriser ainsi les gens, Antonio.

**Antonio** : (riant aux larmes) Ah ! Oui-da. Mais cela fait du bien !

**Le curé** : (redevenu sérieux) Tu as raison. Je lui poserai tout de même la question sur ces herbes qu'elle cueille.

**Antonio** : Elle ne soigne pas quelque vieux ou quelque vieille, par hasard ?

**Le curé** : Si. Doña Socorro. Tu crois vraiment ... ?

**Antonio** : (l'air mystérieux) Qui sait, padre ! Qui sait !

**Le curé** : Bon. Bien. Je vérifierai tout de suite à mon retour. Quant au reste ...

**Antonio** : Écoutez, padre, le mieux est de poser la question à Luis quand vous le verrez .

**Le curé** : Tu sais mieux que moi que Luis ne répond à aucune question.

**Antonio** : (l'air ahuri) Cela se peut.

**Le curé** : Ne me prends pas pour un imbécile.

**Antonio** : Je m'en garderais bien. (à part) Quel coriace !

**Le curé** : Je veux bien te croire pour l'histoire du faux sabbat mais, là, la preuve existe.

**Antonio** : Quoi ! Du fer blanc sur un poteau de bois !

**Le curé** : Et des fleurs !

**Antonio** : Alors s'il me prenait l'envie de fleurir les cornes de mes chèvres, ce serait un péché ?

**Le curé** : Rite païen.

**Antonio** : Le rebord de mon puits.

**Le curé** : Culte antique de l'eau.

**Antonio** : Les fenêtres de ma maison.

**Le curé** : Croyance protectrice populaire.

**Antonio** : Le dessus de ma commode.

**Le curé** : Plaisir hédoniste.

**Antonio** : Vous n'en avez pas assez de dire de telles niaiseries ?

**Le curé** : Tu n'es qu'un insolent personnage, Antonio, tout bon berger que tu es !

**Antonio** : Le vrai du vrai, ma parole! En vérité vous vous ennuyez dans ce trou perdu et vous cherchez une raison de vous pendre aux basques de votre évêque pour obtenir de l'avancement.

**Le curé** : (rouge de colère) Comment oses-tu parler en mal au ministre de Dieu !

**Antonio** : Laissez Dieu là où il est, padre. À son néant d'où il ne devrait jamais sortir !

**Le curé** : Misérable mécréant ! Cette fois les bornes sont franchies !

**Antonio** : Avouez que cela vous change de vos vieilles gargouilles !

**Le curé** : Il insulte mes paroissiennes à présent !

**Antonio** : Si vous saviez ce qu'elles disent dans votre dos ! Ah ! Personne ne se !

**Le curé** : (menaçant) Je vais demander une enquête de police.

**Antonio** : (soudain inquiet) Bon ! J'ai été un peu loin, padre. N'en tenez pas compte ... Mais quand on touche à mon Luis !

**Le curé** : Tu as insulté Dieu et les Hommes.

**Antonio** : Mes mots ont dépassé ma pensée.

**Le curé** : Je n'en crois rien.

**Antonio** : Je ne voulais pas aller si loin.

**Le curé** : Pourtant tu l'as fait.

**Antonio** : Je vous fais mes excuses, padre.

**Le curé** : Cela ne suffit point.

**Antonio** : Que voulez-vous de plus ?

**Le curé** : Demander pardon.

**Antonio** : A qui ? A vous ? A Dieu ? Aux grenouilles de votre bénitier ?

**Le curé** : J'en ai assez entendu ! (il se retourne pour partir)



**Antonio** : (s'interposant entre le prêtre et la porte) Soit. Je demande pardon à tous.

**Le curé** : Il faudra le faire à genoux dans l'église du village.

**Antonio** : (accablé) Bon. Je le ferai.

**Le curé** : Dimanche prochain.

**Antonio** : Soit. (à part) Que ne ferais-je pour toi, Luis !

**Le curé** : (radouci) Voilà comment on ramène une brebis égarée au bercail. Tu amèneras Luis avec toi.

**Antonio** : Je ne peux pas, padre.

**Le curé** : Tu recommences !

**Antonio** : Non, je vous jure. Mais je ne sais jamais où il se trouve ni ce qu'il fait.

**Le curé** : (trionphant) Signe du diable ! Alors nous le prendrons avec les gardes civils pour le mettre dans une bonne maison où il recevra les soins qu'il mérite.

**Antonio** : (accablé) Ne faites pas cela, padre.

**Le curé** : Et pourquoi donc ?

**Antonio** : Cela le tuera.

**Le curé** : Je ne le pense pas. Ce qui tue son âme immortelle est de demeurer près d'un pêcheur tel que toi.

**Antonio** : (même jeu) Cela le tuera vous dis-je. (soudain plein de rage contenue) Si l'on tue mon Luis, (il serre les poings comme s'il allait se jeter sur le prêtre) alors gare !

**Le curé** : (effrayé) Du calme, mon fils ! Du calme ! Je t'ai dit, pour l'instant, de l'amener à l'Office.

**Antonio** : C'est de la contrainte morale.

**Le curé** : Appelle cela comme tu le voudras. Moi, je pense que c'est pour votre bien à tous deux. (il écarte Antonio, accablé, pour sortir. Estrella entre)

**Estrella** : (entrant en coup de vent et manquant renverser le curé) Oh ! C'est vous, padre ! Mille pardons ! (elle brandit une petite statue de la Vierge) Don Antonio, il vous faut dire à Luis que cela ne va pas pour l'oratoire de Notre-Dame. La boîte de fer-blanc ne ferme pas bien ; les gosses y mettent les cailloux et cela manque de respect. Je me demande, si la pluie tombe, si Marie n'aura pas les pieds mouillés ! Quoique de la pluie il n'y en a pas beaucoup chez nous, n'est-ce-pas, padre ? (elle rit)

**Le curé** : (décontenancé) Tu parles bien de ce pilier de bois avec une boîte aux lettres ?

**Estrella** : De quoi d'autre ? Le pauvre Luis a pris ce qu'il trouve, ma foi ! Beaucoup pourraient prendre exemple sur lui qui n'a pas toute sa tête. (elle se retourne et fait en douce un clin d'oeil à Antonio)

**Le curé** : (même jeu) Pour sûr ! Pour sûr ! Je comprends maintenant ! Oui. J'ai été induit en errance par des ... Ah ! (se tournant vers Antonio) Prends au moins exemple sur ton fils ! Il est pieux, lui, dans son malheur ! J'en parlerai dimanche prochain à la Messe comme d'un exemple de la grâce de Notre-Seigneur. (se tournant vers Estrella) Quant à toi, que fais-tu dans l'affaire ? Tu es bien comme tes ancêtres, tu n'as pas trop de bonne religion.

**Estrella** : J'aime Luis, padre. Et tout ce qu'il aime, je l'aime.

**Le curé** : Après tout les femmes ont parfois l'âme plus simple que les hommes ! Donne voir la statuette !

**Estrella** : (la lui tendant) La voici.

**Le curé** : Où l'as-tu volée ?

**Estrella** : Je n'ai rien fait de mal. Elle appartient à Luis, c'est lui qui l'a taillée dans un morceau de bois.

**Le curé** : Un peu fruste, il est vrai, mais les premiers Chrétiens devaient en avoir de semblables. (soudain radouci) Remplace-la où elle se trouvait, petite, le reste je m'en charge. D'ailleurs je vais venir avec toi pour voir de mes yeux voir. (se tournant vers Antonio) Je t'attends à l'église dimanche, Antonio le berger ; tu dois te faire pardonner ! (Estrella et lui sortent)

**Antonio** : (épuisé) Brave petite ! Que c'est bien d'écouter aux portes ! (il s'attable les coudes posés et les poings sur les tempes) Tu es trop vieux pour ces choses, Antonio ! Décidément tu es trop vieux ! (la lumière se restreint et Antonio bascule la

tête en avant, comme s'il dormait. l'atmosphère doit devenir féerique par des jeux d'ombres et de de clartés, de brefs éclairs comme dans un orage puis tout doit se concentrer autour d'Antonio endormi. Peu à peu Luis doit sortir de l'ombre et s'approcher de son père, le contemplant avec tendresse et respect)

**Luis** : Tu es là, papa !

**Antonio** : (se redressant) Bien entendu, je suis toujours là où tu veux me trouver.

**Luis** : Tout tourne autour de nous.

**Antonio** : Tu ne crois pas si bien dire, loutron ! La bataille fut rude aujourd'hui.

**Luis** : Tu parles du curé ?

**Antonio** : On ne peut rien te cacher.

**Luis** : Cela n'a pas d'importance.

**Antonio** : (passant la main dans ses cheveux) Peut-être. (vivement) En fait si je n'avais pas fait le nécessaire ! Mieux ! Estrella t'a sauvé la vie !

**Luis** : De quoi parles-tu ?

**Antonio** : Le prêtre veut t'enfermer. S'il le fait, je le tuerai.

**Luis** : (riant) Voilà papa soldat !

**Antonio** : (au bord des larmes) Mon Luis, je t'aime tant !

**Luis** : (le prenant dans ses bras et dansant sur place) Luis aussi aime son papa soldat! (soudain se séparant de son père et très distraitement) Il n'a pas fait beau aujourd'hui ... Tu ne vas pas avoir beaucoup de lapins ! (soudain riant aux éclats) Il va falloir jeûner encore ! Ahi ! Ahi ! Ahi !

**Antonio** : (essuyant une larme) Misérable hérisson ! C'est toi que je devrais manger. Comme les gitans ! Dans de la glaise, cuit au four pour que tes piquants tombent avec la gangue.

**Luis** : Papa ne pense qu'à son ventre.

**Antonio** : Fifi pense à trop s'amuser. Le monde va te rejoindre quand je serai mort.

**Luis** : Tu ne mourras jamais.

**Antonio** : Viens près de moi.

**Luis** : (méfiant) Tu vas me battre ?

**Antonio** : T'ai-je jamais battu ?

**Luis** : Oui. Une fois quand j'ai failli mettre le feu à la grange pour voir comme c'était le feu ...

**Antonio** : Tu l'avais mérité.

**Luis** : Non. Tu avais eu peur.

**Antonio** : Ça aussi. Le feu c'est terrible ; on s'en sort pas vivant.

**Luis** : Il suffit de lui dire, feu arrête-toi.

**Antonio** : Pauvre Luis, pauvre de moi ! (il s'assied à nouveau dans la même position sur la table. Un silence)

**Luis** : Mon père, papa si bon !

**Antonio** : Oui, Luis.

**Luis** : J'ai reçu une lettre ... Une lettre d'Espagne !

**Antonio** : Que veux-tu dire, mon fils ?

**Luis** : Tu sais bien, la boîte à lettres.

**Antonio** : Ah! Oui ... Je suis fatigué, Luis.

**Luis** : Mais c'est très important papa !

**Antonio** : Pour toi certainement.

**Luis** : Tu ne veux pas savoir ?

**Antonio** : Tu ne me dis jamais rien.

**Luis** : Aujourd'hui, tout diffère.

**Antonio** : Je t'écoute.

**Luis** : Voilà. Je sais que la plupart ne m'aiment pas parce que je ne suis pas comme eux. Je cours les landes, les terres arides ; je vis avec le vent, je lui parle. Rien que ceci devrait suffire à mon bonheur. Moi qui entends le dit des bêtes, qui les comprends, elles ont fini par demeurer silencieuses, pensives, me regardant d'étrange façon partout où me menaient mes pas. Et puis un jour, après tant de silence, l'une d'elles m'a à nouveau adressé la parole. C'était un beau verdier pas plus gros qu'une noix. Son jabot était vert comme une amande fraîche ; l'oeil vif il est venu se percher sur mon genou au moment de la sieste.

**Antonio** : (les yeux clos) J'imagine. Que t-a-t'il dit ?

**Luis** : Il m'a dit d'un seul trait : Luis, il faut que tu trouves une fille. (il rit) Tu devines ma réponse, papa ! Je lui ai dit que les filles étaient méchantes, que je me semblais bien à ma manière... Puis tout ça, tout ça, tout ça.

**Antonio** : (même jeu) Cela a duré longtemps ?

**Luis** : Au moins vingt siestes.

**Antonio** : (laissant tomber ses bras avec lenteur sur la table) Intolérable !

**Luis** : (très docte) Tu l'as dit ! Je me suis alors posé la question de l'utilité d'une fille. Lorsqu'il est revenu, je le lui ai demandé.

**Antonio** : (agrippé à la table) Quelle fut sa réponse ?

**Luis** : Ce n'était plus le même oiseau.

**Antonio** : (interloqué) Quoi ? Comment ?

**Luis** : Pour sûr, il était devenu un rouge-gorge.

**Antonio** : Oh ! Je comprends. La question devenait brûlante.

**Luis** : Pas vraiment.

**Antonio** : Voyons, Luis. Une fille sert, entre autre mais surtout, à faire des enfants

**Luis** : (très calme) Ce n'est pas un problème.

**Antonio** : (gêné) Ahem ! Le rouge-gorge t'a-t-il expliqué comment on ... Euh ! Fait les enfants ?

**Luis** : (même jeu) Pas plus que toi.

**Antonio** : Ahum ! Je ...

**Luis** : Non. non ; il m'a dit que l'important à part les enfants bien entendu, était de ne pas rester triste ou seul, ce qui finit à la même chose.

**Antonio** : Il t'a dit cela !

**Luis** : Oui.

**Antonio** : Quel sage, ce rouge-gorge ! Je les croyais seulement occupés par leur ventre et leurs petits.

**Luis** : Puis il y eut le chardonneret.

**Antonio** : Quel fut son discours ?

**Luis** : Je n'y ai rien compris. Il parlait de sacrifice, de morale, de valeurs. Je crois qu'il avait le sang à la tête.

**Antonio** : (hilare) N'en doutons plus !

**Luis** : Je n'ai rien compris au discours de l'aigle, non plus.

**Antonio** : Tu as parlé avec un aigle ! Un aigle royal !

**Luis** : Et comment !

**Antonio** : (les larmes aux yeux) Je n'en ai pas vu depuis ... Depuis au moins trente ans !

**Luis** : Celui-là venait d'arriver de l'Est. Il avait des problèmes de vocabulaire.

**Antonio** : De quoi avait-il l'air ?

**Luis** : D'un grand monsieur endimanché. Un peu comme Don Pascual lorsqu'il se rend à la Messe.

**Antonio** : Ah ! Ah ! Bien vu.

**Luis** : Il a parlé d'honneur, de choses qui doivent être sérieuses, de la fidélité. Il m'assommait tellement que j'ai dormi.

**Antonio** : Était-il là à ton réveil ?

**Luis** : Oui. Il en était au chapitre de la décence, prônant que, somme toute, le fait d'être nus sous nos vêtements ne pouvait être autre chose qu'une affreuse disgrâce.

**Antonio** : Quel raseur !

**Luis** : Tu l'as dit papa ! J'ai attendu que cela se passe. Comme cela ne passait pas, j'ai demandé à un ami pigeon de faire diversion.

**Antonio** : Il en a réchappé ?

**Luis** : (clignant de l'oeil) Mais oui ! Je lui avais donné l'adresse d'une dame aigle.

**Antonio** : Luis ! Tu te moques de moi ! J'ai eu une journée très dure, notamment à cause de toi.

**Luis** : Bon. Papa, ne te fâche pas malheureusement. C'est ce ramier qui m'a fait comprendre en roucoulant. C'est leur manière de bégayer.

**Antonio** : (sèchement) Luis !

**Luis** : Pas crier papa !

**Antonio** : (faisant craquer ses doigts) Je suis calme.

**Luis** : Il m'a dit : tu dois aimer une fille qui t'aimera parce que l'ordre du monde est ainsi fait. Si tu aimais un garçon tu n'aurais pas de lardons. Si tu aimes les bêtes, elles te le rendront mais tu ne sauras plus qui sont tes congénères. Ils ne sont pas brillants, on en tombe d'accord ; or quand tu seras vieux qui allumera le feu ? Décris-moi un pays où l'on ne s'aime pas ; le seul est sous la terre, chez les morts sans plaisir et toi, tu es vivant.

**Antonio** : (ému) Ce sont de vraies paroles.

**Luis** : Il a ajouté : fais une boîte à lettres et porte-lui des fleurs. La boîte, tôt ou tard saura quoi te répondre ; une boîte fleurie sait y faire. Elle trouvera pour toi la fille qu'il te faut.

**Antonio** : C'était donc ça !

**Luis** : Et la lettre est venue, papa !

**Antonio** : (très ému) Voudrais-tu me la lire ?

**Luis** : Si tu me dis comment on fait les enfants.

**Antonio** : Arm ! Tu dois bien le savoir, à ton âge.

**Luis** : Non.

**Antonio** : (soudain très calme) Je n'ai pas voulu te le dire par pudeur, mon fils mais puisque tu insistes.

**Luis** : Oui, j'insiste.

**Antonio** : (même jeu) On demandera au pigeon, lui il sait.

**Luis** : (rassuré) D'accord, cela me va. Voici la lettre :

Je puis t'apporter la moindre chose  
toute chose  
la mer ensemble, le printemps captif  
le soleil accolé à la lune toujours vierge  
les fleuves jamais traversés  
les batailles gagnées et celles autrefois perdues  
qui peut s'en soucier ?

Mais surtout la vision si légère  
le vent qui dit que sept rêves  
nous possèdent le temps de vivre  
tout est beauté si tu le penses.

Et moi je suis là, petite  
aussi large que l'eau puissante  
plus haute que la montagne rouge  
pour que tu me voies enfin !

Je sais courir, je sais clamer  
que le monde n'a pas de sens  
mais puisque tu existes  
il a un jour toujours !



Celui qui va pêcher ne sait pas qu'il ressemble  
aux filets, à la barque sonore  
il tient le désordre dans sa main  
et ne s'en soucie pas ...

Pour toi j'ai pensé ces paroles  
écrites aussi pour i voir ton visage  
j'attends un seul mot de toi  
pour venir briser la nuit profonde où tu dors.

Ce sont deux pas qui comptent :  
l'Amour et le Soleil.

(un long silence. Antonio a écouté son fils les poings sur les tempes et peu à peu s'est mis à sourire )

**Antonio** : Montre la moi, cette lettre. (Luis la lui tend) Tu es chanceux, mon fils ! (il la rend à Luis)

**Luis** : Mais ... Mais, papa ! La lettre n'a pas de nom ! Je ne sais pas qui l'a écrite et d'où elle vient !

**Antonio** : Pourquoi faut-il chercher des planètes lointaines, au loin ce qui brille ? Pourquoi faut-il chercher au loin ce qui est à notre bord ?

**Luis** : À mon tour de ne pas comprendre.

**Antonio** : Je sais qui t'a écrit cette lettre.

**Luis** : C'est vrai ! Tu vas me le dire ?

**Antonio** : C'est selon.

**Luis** : Selon quoi ?

**Antonio** : Selon ton intérêt à savoir.

**Luis** : C'est si beau ! La fille qui l'a écrit, parce qu'il s'agit bien d'une fille ?

**Antonio** : Tu peux y compter.

**Luis** : C'est elle dont parlaient les oiseaux. Je sais qu'elle vient pour moi.

**Antonio** : Tu la respecteras, au moins ! Tu ne feras pas comme ta brute de père ?

**Luis** : Je te le jure, brute de père.

**Antonio** : (se levant et prenant Luis dans ses bras) Cette fille n'est autre qu'Estrella.

**Luis** : Impossible !

**Antonio** : Pourquoi ?

**Luis** : Estrella ne sait ni lire, ni écrire.

**Antonio** : Je lui ai appris en cachette.

**Luis** : Tu as fait ça ! Que t'a-t-elle donné en échange ? Moi, j'aurais demandé beaucoup!

**Antonio** : Je lui ai demandé de danser parfois pour qu'elle me rappelle ta douce mère.

**Luis** : Tu es bien mon ami !

**Antonio** : (s'écartant de lui) Tu en doutais ?

**Luis** : Autrefois, un peu.

**Antonio** : Et maintenant ?

**Luis** : Tu plaisantes ! Comment as-tu su que c'était elle ?

**Antonio** : (amusé) Elle ne sait pas écrire le Y. Elle l'appelle le I des Grecs. (ils rient)  
Que vas-tu faire ?

**Luis** : Je vais la chercher, où qu'elle soit, où qu'elle se cache.

**Antonio** : À mon avis, elle ne doit pas être bien loin. Allez, vole, passereau !  
(Luis bondit et sort de la pièce. Lentement Antonio revient à sa place; avec des gestes très lents il s'étend sur le banc, couché sur le côté, la tête reposant sur ses mains croisées) Il n'y a pas de justice ... Seul compte le combat dans lequel on se jette ; mais j'ai échoué ... Je ne sais pas tenir jusqu'au bout ... Trop de honte, de prison, de solitude. Peut-être mon fils a-t-il raison : il suffit de vouloir aimer. Est-ce que je te reverrai un jour, ma Cécilia ? (il dodeline de la tête et se met à fredonner)

La mariposa blanca, blanca flor del amor  
en tu mano descansa, un momento, momentito  
y como en la vida, huye como puede  
muerte o dolor, la blanca flor ...

(À ce moment le décor doit disparaître complètement et laisser Antonio seul sur son banc éclairé par un projecteur donnant une lumière douce. Un moment se passe ainsi, comme suspendu dans un temps immobile. Tarifa et Estrella sortent peu à peu de l'ombre)

**Tarifa** : Comment va l'ami ? Ah! Il est comme ça quand il est malade ou s'il a pris un bain. (Tarifa va pour réveiller Antonio et Estrella le retient) Il ... Il est peut-être mort !

**Estrella** : Mais non, il dort ; la fatigue ... Ce fut une journée bien rude. Un peu de fièvre seulement ... (elle pose la main sur le front d'Antonio) Il guérira ... (elle ferme les yeux) Il rêve ! Il rêve comme autrefois, comme le font les aigles et les lions venus voir la mer, pour rêver seulement !

**Tarifa** : Et de quoi rêvent les hommes ?

**Estrella** : D'un pays verdoyant où le soleil bienheureux fait que tous peuvent aimer. Un rêve stupide, quoi !

**Tarifa** : Alors quel est le rêve des femmes ?

**Estrella** : À toi de deviner ... (Ils sortent lentement, en silence, en prenant garde de ne pas réveiller Antonio. Ainsi la lumière s'éteint peu à peu. Puis la scène s'éclaire de nouveau avec Estrella, tenant des marionnettes dans ses mains. La main gauche représente le propriétaire, Don Pascual et la main droite un des gardes civils)

**Estrella** : (mimant d'une grosse voix le propriétaire et d'une voix plaintive le garde civil)

Le propriétaire : Alors, garbanzo, tu cherches encore noise à mon berger !

Le garde civil : Mais non, mais non, Señor Don !

Le propriétaire : (lui donnant une claque) Tu prétends qu'il n'est pas un bon chrétien !

Le garde civil : Il n'y a pas meilleur avaleur d'hostie !

Le propriétaire : (même jeu) Alors, laisse-le tranquille, rat visqueux !

Le garde civil : Mille mercis, Señor Don !

Le propriétaire : Que je ne t'y reprenne pas ou sinon tu seras muté au Pays basque !

Le garde civil : Pitié !

Le propriétaire : Ou peut-être en Galice !

Le garde civil : Pitié ! Pitié ! Il fait si froid là-bas !

Le propriétaire : Tu préfères le Maroc ?

Le garde civil : Je veux rester ici, Señor.

Le propriétaire : Alors, ne fais plus aucun bruit, tu entends ?

Le garde civil : Oui. Oui. Plus aucun bruit. (Estrella fait disparaître le propriétaire) Si je ne peux plus faire de bruit, ni cogner un peu, ni être injuste, alors à quoi je sers ? Bouh ! Bouuuh !

(la lumière s'éteint sur Estrella. Elle revient sur Antonio, toujours endormi)

**Estrella** : Il paraît que lorsque les hommes sont vieux, ils rêvent de lions. Moi, je crois qu'ils rêvent des filles qu'ils n'ont pas eues.

**Tarifa** : (sortant de l'ombre) Tu es injuste, jeune fille, mon vieil ami, lui, rêve à la fin de l'Exil.

RIDEAU

## ÉPILOGUE

Le même décor qu'à l'acte IV. Les trois soldats ont repris la position qu'ils avaient sur le tertre avec la pierre levée.

**Le premier soldat :** Il est onze heures !

**Le second soldat :** Tu nous ennue à égrener le temps !

**Le premier soldat :** Quelqu'un doit bien le faire ; sans cela que deviendrait le monde !

**Le second soldat :** Le monde se fiche de l'heure des hommes, il tourne.

**Le premier soldat :** Baste! Réveille donc le jeunot, cela va être le moment d'attaquer.

**Le second soldat :** Tu ne peux pas le laisser reposer encore un peu ?

**Le premier soldat :** Non. Il faut y aller.

**Le second soldat :** (secouant le troisième) Allons, le Basque, réveille-toi ! Matamore a dit ...

**Le premier soldat :** (donnant une bourrade au second soldat) Arrête de te moquer, catalan de malheur !

**Le second soldat :** (lui donnant à son tour une bourrade) Mais c'est qu'il frappe fort, l'aragonais !

**Le troisième soldat :** Toujours en train de se battre ! Pauvre Espagne !

**Le premier soldat :** Laisse-la, l'Espagne !

**Le second soldat :** Pour une fois, nous sommes d'accord.

**Le premier soldat :** Il faut attraper ces rats avant qu'ils ne nous croquent.

**Le troisième soldat :** Avec deux fusils et une lanterne ?

**Le premier soldat :** Tu porteras les cartouches.

**Le second soldat :** Qui portera la lanterne ?

**Le premier soldat :** Toi.

**Le second soldat :** Pas question. Ils vont me tirer comme un écureuil au printemps.

**Le premier soldat :** Bon. Nous la porterons à tour de rôle. Je commence (ils s'apprêtent à partir lorsque Luis survient)

**Luis :** (sortant de l'ombre) Ohé ! La République, c'est moi, Luis !

**Le troisième soldat :** Luis, voici Luis !

**Le second soldat :** Ce bon Luis.

**Le premier soldat :** Attention ! Les autres nous tendent peut-être un piège !

**Le second soldat :** Toi et ta méfiance ! Approche, Luis ; nous sommes ici.

**Luis :** (surgissant à leurs côtés) Bien le bonsoir à vous trois.

**Le troisième soldat :** Vas-tu nous conter une belle histoire, Luis ?

**Luis :** Non, pas ce soir.

**Le premier soldat :** Tu es malade ?

**Le second soldat :** Tu es triste ?

**Le troisième soldat :** Tu ne nous aimes plus ?

**Luis :** Rien de tout ceci. Je dois vous dire une chose grave.

**Le premier soldat :** Nous t'écoutons.

**Luis :** Le tyran est mort.

**Le second soldat :** Que ... Que dis-tu ? Le petit général est ... Comment ?

**Le troisième soldat :** On l'a assassiné ?

**Le premier soldat :** Il a crevé de sa méchanceté ?

**Luis :** Non. Il est mort de vieillesse.

**Le second soldat :** Tu te moques, Luis. Il a à peine quarante cinq ans.

**Luis :** Tout est fini, mes amis.

**Le troisième soldat :** (se tournant vers ses collègues) Que veut-il dire ?

**Le premier soldat :** Je crois comprendre ...

**Le second soldat :** Moi aussi.

**Le premier soldat :** Nous sommes morts depuis longtemps. N'est-ce pas, Luis ?

**Luis :** Oui. Vous êtes morts depuis ce soir là ; en attaquant les autres.

**Le premier soldat :** Tous les trois.

**Luis :** Oui. D'abord le jeune Basque parce qu'il tenait la lanterne. Ensuite toi, le Catalan, qui t'es vidé de ton sang. Ton ami l'Aragonais t'a porté tant qu'il l'a pu dans les collines mais ils l'ont pris au petit matin.

**Le premier soldat :** Que lui ont-ils fait ?

**Luis :** Ton ami était mort mais ils l'ont attaché avec toi à un arbre et ils vous ont fusillés.

**Le second soldat :** (posant la main sur l'épaule du premier soldat) Tu vois, l'Aragonais, nous sommes inséparables !

**Le premier soldat :** (se laissant tomber à genoux) Nous sommes morts pour rien ! Et tout ce temps tu ne nous as rien dit !

**Luis :** Je vous ai conté mille histoires pour vous faire tenir jusqu'à maintenant.

**Le troisième soldat :** Mais pourquoi ? Pourquoi ?

**Luis :** Parce que je ne voulais pas vous voir partir sans l'espoir.

**Le premier soldat** : L'espoir ?

**Luis** : L'espoir d'un monde meilleur.

**Le second soldat** : (au troisième) Tu y crois, toi, à un monde meilleur ?

**Le troisième soldat** : Pour ce que j'en ai à faire à présent ! Mais si Luis le dit ...

**Le premier soldat** : Il sera vraiment meilleur, ce monde, Luis ?

**Luis** : Cela se peut.

**Le second soldat** : J'en doute ... Enfin qu'allons-nous faire ? Nous n'avons plus besoin de monter cette foutue garde. (il lâche son fusil)

**Le troisième soldat** : (se recouchant) Je vais pouvoir dormir.

**Le premier soldat** : (le secouant) Ah ! Non ! Ce n'est pas une excuse d'être mort !

**Le second soldat** : Voilà que son autorité le reprend ! Laisse-le reposer en paix !

**Le troisième soldat** : Ah ! Bien dit ! Que je repose en paix. (il soupire avec délice)

**Le premier soldat** : Non ! Nous allons faire mieux que cela mes amis : (il prend une voix forte) Nous allons voyager !

**Le second soldat** : Il est fou !

**Le troisième soldat** : Luis, cela rend fou d'être mort ?

**Luis** : Je n'en sais rien.

**Le premier soldat** : (même jeu) Nous allons parcourir la terre ! Tout voir, tout connaître ! Plus besoin de portes ni de murailles ! Nous sommes plus légers que l'eau, plus agiles que le vent !

**Luis** : Il a raison.

**Le second soldat** : Alors nous te suivrons.

**Le troisième soldat** : Et il y aura des filles ?

**Le premier soldat** : (lui donnant une tape sur l'épaule) On va pas au paradis d'Allah !



**Le second soldat** : Nous verrons bien ; qui sait ?

**Le premier soldat** : En route. On ne peut pas tuer le pays deux fois !

**Le troisième soldat** : Adieu, Luis. Cher Luis !

**Le second soldat** : Adieu, ami.

**Le premier soldat** : Merci pour tout ce que tu as fait, Luis. Tu es un coeur pur. (ils l'étreignent tous trois puis partent lentement sans le quitter des yeux)

**Luis** : (resté seul) Adieu, adieu mes amis. À qui vais-je raconter mes histoires ? (il baisse la tête comme pour pleurer. Le décor doit alors se transformer : la pierre levée disparaître et être remplacée par un arbre aux branches dont les extrémités portent de grandes fleurs immaculées. La lumière devient féerique. Estrella entre en scène et s'approche de Luis sans qu'il s'en aperçoive. Elle pose la tête sur son épaule)

**Estrella** : Moi, je les écouterai, tes histoires.

**Luis** : Tu es venue.

**Estrella** : J'ai toujours été avec toi. Viens. (elle l'entraîne au pied de l'arbre et s'assied en tailleur. Luis la contemple un moment et elle lui tend les bras. Luis s'allonge alors, la tête sur les genoux d'Estrella, le visage tourné vers la scène)

**Luis** : Pour quoi les filles sont faites ? Qu'est-ce qui est vraiment nécessaire, Estrella ? Qu'est-ce qui mène le monde ?

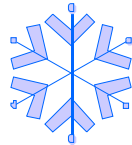
**Estrella** : (lui caressant le front) Chaque fois, la Poésie.

**Luis** : Qu'est-ce que la Poésie ?

**Estrella** : Toi, Luis.

(Luis s'endort. La lumière peu à peu vire au bleu puis s'éteint)

RIDEAU et FIN



Cette pièce de théâtre a été faite par Jean-Louis AUGÉ et terminée à Paris le 31 octobre 2003. Elle est dédiée à Sylvie et Hélène AUGÉ.

Aetas XLIX - Conclusus est

